

Jean Lévêque

La sève et le sarment

Méditations sur l'évangile de Jean



Il n'y a pas de meilleur guide pour la prière que la Parole de Dieu. Et pour aller plus loin encore, Jean Lévêque commente pour nous, avec une saveur carmélitaine, l'évangile selon Jean, s'appuyant à la fois sur sa solide connaissance de la Bible et sur son expérience d'accompagnement spirituel. Avec lui, nous cheminons à la suite du Christ, depuis les routes de Palestine jusque dans notre oraison et notre vie de tous les jours.

Avec lui, remettons-nous pleinement à l'écoute de la Parole, sève de notre vie chrétienne. Restons des sarments vivaces, tels que nous veut le Christ :

« Je suis la vigne (...) Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits. » (15,5)

Jean Lévêque, carme, est spécialiste de l'Ancien Testament et des langues orientales, qu'il a principalement enseignés à l'Institut catholique de Paris. On lui doit entre autres un commentaire sur le Livre de Job : Job et son Dieu. Il a également exercé un ministère fructueux au sein de la famille carmélitaine.

collection Sagesses carmélitaines

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quelle guérison demeure possible ? Quelle surenchère de bonté le Logos pourrait-il offrir aux hommes pour qu'ils consentent à l'accueillir ?

Comment la vie qui l'habite deviendra-t-elle lumière pour ceux qui sont « assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ? » (Lc 1,79).

Les réponses seront apportées par la suite du Prologue. Mais en nous plaçant ainsi devant le drame du refus, aussi vieux que l'humanité, l'évangéliste nous prépare à entendre pour nous-mêmes les plaintes de Jésus :

« Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jn 5,40).

« La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière » (Jn 3,19).

Son nom était Jean

Il y eut un homme envoyé de Dieu ; son nom était Jean.

Lui vint pour un témoignage, afin de témoigner au sujet de la lumière, afin que tous crussent par lui.

Celui-là n'était pas la lumière, mais [c'était] afin de témoigner au sujet de la lumière.

« Il y eut un homme »... Advint un homme : nous voici entrés de plain-pied dans l'Histoire. Visiblement l'évangéliste introduit le Baptiste tout au début de son témoignage, comme font les Synoptiques et souvent aussi les Apôtres dans leur prédication (Ac 1,22 ; 10,37 ; 13,24). Ce faisant, il interrompt un instant son développement sur l'œuvre du Logos, lumière des hommes.

Peut-être ce mot de lumière appelait-il, dans son esprit, des précisions importantes. Du vivant de Jean-Baptiste, en effet, plusieurs responsables de Jérusalem s'étaient demandé s'il n'était pas le Messie (Jn 1,19sq.), et après sa mort certains de ses disciples, devenus chrétiens, avaient quelque peine à le situer exactement par rapport à Jésus. Paisiblement, et comme en passant, l'évangéliste met les choses au point.

Pour lui il ne peut être question de rabaisser le Baptiste, car, « envoyé de Dieu », il a reçu, comme tous les prophètes, sa mission de Dieu lui-même ; mais, sans diminuer Jean, il importe de souligner la supériorité de Jésus, comme Luc l'a fait, à sa manière, dans l'Évangile de l'Enfance ; il faut montrer que, bien loin de concurrencer Jésus, le Baptiste s'est mis consciemment à son service et a proclamé sa messianité.

Jean lui-même se situait toujours humblement devant Jésus, et

il rappelait avec insistance : « Derrière moi vient un homme qui est passé devant moi, parce que *avant moi il était* » (Jn 1,30) ; « c'est lui l'Élu de Dieu » (1,34), « l'Agneau de Dieu » (1,29.36), « le Messie » (1,41) ; « c'est lui qui baptisera dans l'Esprit Saint » (1,33). Jean se considérait simplement comme l'ami de l'Époux, et mettait sa joie à s'effacer devant lui (3,29). Contrairement à Jésus, le Baptiste n'a jamais fait de miracles, et sa grandeur est d'avoir toujours dit vrai à son sujet (10,40).

Après la disparition de Jean, Jésus dira de lui : « Il était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière » (5,35), à la lumière dont il était porteur, mais qui venait d'un autre : « Il n'était pas la lumière, souligne le Prologue, mais c'était afin de témoigner au sujet de la lumière ».

Témoigner : voilà, pour Jean-Baptiste, l'œuvre essentielle.

Le quatrième évangéliste ne nous rapporte pas le message moral de Jean ni la manière dont il le proclamait, car, à ses yeux, son rôle consistait surtout à « manifester le Messie à Israël » (1,31), à témoigner de lui devant les autorités de Jérusalem (1,19), devant les Pharisiens (1,23) et devant ses propres disciples (1,35).

Dans le Prologue également, le Baptiste n'a pas d'autre mission : il n'est venu que « pour témoigner au sujet de la lumière », et donc au sujet du Logos qui vient d'être présenté comme vie et lumière, et qui va être décrit comme le Logos venu chez lui, puis devenu chair. Pour le Baptiste, témoigner au sujet de la lumière, c'est, concrètement, susciter la foi en Jésus, révélateur et sauveur. Cette référence directe à la personne de Jésus, Fils de Dieu, se retrouve constamment dans la théologie johannique (cf. 20,31).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il a fait sa demeure parmi nous

Pour entrer en profondeur dans ce verset, il nous faut faire un détour par le vocabulaire biblique.

On serait en droit de traduire, d'une manière encore plus concrète : « Il a *planté sa tente* parmi nous », car le verbe grec employé (*skènoûn*) renvoie souvent à la vie des nomades. Dans ce cas le Prologue ferait allusion à notre condition de voyageurs (1P 2,11), que le Logos est venu partager, et peut être également à la brièveté de la vie de Jésus, abattu, lors de sa Passion, comme un arbre en pleine sève (Lc 23,31). Mais le même verbe peut signifier, dans un sens plus large : « habiter, résider, séjourner ». On rejoint alors le thème, familier à l'Ancien Testament, de l'habitation de Dieu au milieu de son peuple.

Durant l'exode au désert le Dieu d'Israël faisait sa demeure dans une tente, la tente du Rendez-vous, qui se trouvait hors du camp (Ex 33,7-11 ; 29,45 ; 40,30sq.) et où Dieu parlait à Moïse (Nb 1,1 ; 17,19). La nuée reposait sur cette demeure, signalant la présence de la gloire de Dieu (Nb 9,18). De ce campement divin près du campement des hommes, le Seigneur disait : « Je donnerai rendez-vous aux fils d'Israël en ce lieu, et il sera sanctifié par ma gloire » (Ex 29,43 ; cf. Lv 26,11) ; « ils me feront un sanctuaire, que je puisse résider parmi eux » (Ex 25,8). Quand les douze tribus se seront sédentarisées en Canaan, Dieu habitera de manière stable au milieu des siens ; il investira de sa gloire le temple bâti par Salomon (1R 8,10-11). C'est dans ce temple de Jérusalem qu'il révélera au prophète Isaïe sa gloire qui emplit la terre (Is 6,14).

Peu à peu c'est la ville elle-même qui sera considérée comme

la demeure du Dieu d'Israël, et les prophètes annonceront pour l'ère messianique une Sion restaurée, digne de son Seigneur : « Vous saurez alors que je suis YHWH votre Dieu, qui habite à Sion, ma montagne sainte » (Jl 4,17-21) ; « Chante, réjouis-toi, fille de Sion, car voici que je viens pour demeurer au milieu de toi, oracle de YHWH » (Za 2,14).

Le Logos, en prenant chair, est donc venu habiter parmi nous. C'est bien là une action proprement divine, et c'est une présence divine qui est ainsi réalisée ; mais le lieu de cette présence n'est plus une tente, ni un temple, ni une ville, mais l'humanité bien visible de Jésus de Nazareth. Par son incarnation, le Logos-Dieu est présent parmi nous comme l'un de nous. Cette proximité et cette immersion dans l'humain dépassent tout ce que l'Ancien Testament avait pu attribuer à la Sagesse de Dieu. De celle-ci on pouvait dire, deux siècles avant le Christ : « Elle est *apparue* sur la terre, et elle a vécu parmi les hommes » (Ba 3,38) ; mais concrètement on voyait en elle la Loi, « laissée en partage, en héritage, aux assemblées de Jacob » (Si 24,23). Maintenant Dieu donne beaucoup plus. La Loi, certes, habitait chez les hommes ; et les hommes pouvaient rejoindre en elle la pensée et les desseins de Dieu, livrés en paroles saintes ; mais désormais le Logos demeure auprès de nous comme homme véritable. Ses paroles ont le son de sa voix ; ses désirs se lisent dans son regard, et sa douceur dans les gestes de ses mains.

La venue du Logos dans la chair en un lieu de Judée et sous le règne d'Hérode se répercute dans toutes les dimensions de l'espace et du temps. Il a fait sa demeure « parmi nous », c'est-à-dire au cœur de l'humanité tout entière. Lui qui déjà « illuminait tout homme » (v.9), s'est fait chair « pour nous les hommes et pour notre salut ». En devenant l'homme Jésus, il assume l'humanité tout entière, sans distinction d'ethnie ni de culture.

Et le Logos est devenu homme pour toujours, sans regret, sans reprise, sans retour, jusqu'au-delà de la mort, jusque dans la gloire. Son incarnation n'est pas un essai parmi d'autres pour venir en aide aux hommes : il y a engagé toute sa puissance divine de Salut. Dieu, par ailleurs, n'a pas de Logos de rechange qui ne se serait pas incarné, et son unique Logos n'a pas d'humanité de rechange où il pourrait s'incarner encore. Le Logos de Dieu est né homme une fois pour toutes, et cet événement irréversible est devenu le pivot de l'histoire du monde.

Il a demeuré parmi nous, et il s'est plu chez nous car il était chez lui.

Par sa naissance parmi nous il a dit pour toujours le oui de Dieu au bonheur de l'homme, et il a inscrit dans le cœur de chacun la certitude qu'il a du prix aux yeux de Celui qui l'appelle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lui l'a raconté

*Dieu, personne ne l'a jamais vu ;
le Fils unique, Dieu, qui est tourné vers le sein du Père,
lui l'a raconté.*

C'est le dernier verset du Prologue et son point culminant. Jean vient de rappeler que la grâce et la fidélité de Dieu sont venues directement à nous par Jésus-Christ. Il souligne maintenant la révélation inouïe apportée par l'Unique qui a pris chair : lui seul a pu « raconter » Dieu.

Il fallait *dire* Dieu, puisque personne, jamais, n'a pu le voir. YHWH lui-même en avait averti Moïse : « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre » (Ex 33,2). La tradition juive, il est vrai, admettait, au temps de Jésus, qu'une certaine vision de Dieu avait été accordée à Moïse (Ex 33,18-23 ; 34,6-8) ou aux anciens d'Israël (24,9-11). Certains même considéraient la traversée du Sinaï comme une période privilégiée où le peuple, dans son ensemble, avait « vu » Dieu. Mais les textes parlent seulement d'une vision indirecte, « de dos » (Ex 33,20), ou à travers des réalités symboliques : un pavement de saphir (Ex 24,11), un trône grandiose (Is 6,1), un ange (Jg 13,22), et surtout un feu immatériel, celui que décrit Moïse dans son récit de la révélation à l'Horeb : « YHWH vous parla alors du milieu du feu ; vous entendiez le son des paroles, mais vous n'aperceviez aucune forme, rien qu'une voix » (Dt 4,12 ; cf. Ex 3,6).

Voir Dieu a toujours été le désir profond de l'homme, mais un désir rendu irréalisable tant par les limites de l'homme que par

son péché (Is 6,5). L'Ancien Testament s'en tenait à cette impossibilité : voir Dieu, c'eût été mourir. La foi chrétienne, s'appuyant sur la Résurrection du Christ, pourra modifier la perspective, et elle dira : voir Dieu, ce sera *vivre*, mais dans la gloire. Il reste que, durant notre cheminement terrestre, la vision de Dieu demeure pour nous impensable. Même Jésus-Christ, vivant parmi ses disciples, ne leur fera pas *voir* le Père des yeux du corps ; il *se* donnera à voir, dans ses œuvres et dans ses signes. Le Père, lui, ne sera visible, par la foi, qu'à travers cette manifestation visible de Jésus, comme il le dira lui-même à Thomas : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9).

Dieu seul peut dire Dieu. Or justement le Fils de Dieu l'a fait : c'est ce que Jean veut mettre en lumière, faisant écho, dans ce verset final, aux phrases qui ouvraient le Prologue. Le Logos était Dieu, et tourné vers Dieu ; de même le « Monogène », le Fils unique, est Dieu et tourné vers Dieu, plus exactement : tourné vers *le sein du Père*.

L'expression est forte, étonnamment concrète et humaine, alors même qu'il s'agit de la relation de Dieu et de son Fils. La Bible emploie des mots différents pour désigner le sein qui enfante (*rehem*), le sein qui allaite (*šad*), ou pour rendre l'expression « au sein de » quelque chose (*beqereb*). Ici Jean choisit un quatrième mot, *kolpos* (hébreu : *hēq*), qui désigne le devant du corps, sur lequel on reçoit un être aimé : un nourrisson (Nb 11,12 ; 1R 3,20 ; Ru 4,16), un époux (Dt 28,56) ou une épouse (Gn 16,5. Dt 13,7 ; 28,54). Ce mot, à lui seul, évoque donc l'intimité et la tendresse. Jean y ajoute une nuance de mouvement, d'attention et d'intention ; en effet le Fils unique n'est pas seulement *dans* le sein du Père, mais [tourné] *vers* le sein du Père. Et cette intimité dynamique appartient en propre au Fils : il est en permanence (*ho ôn*) tourné vers le Père de qui

lui vient tout amour. C'était vrai du Logos, « au commencement » (Jn 1,1) ; c'est vrai du Christ ressuscité, glorifié auprès du Père de la gloire qu'il avait avant que le monde fût (17,5) ; et c'est vrai, tout au long de l'évangile, du vis-à-vis mystérieux de Jésus Fils et de son Père : « le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne le voie faire au Père » (5,19) ; « le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait » (5,20). Par ses paroles, ses œuvres, ses regards, ses silences, Jésus manifeste sa gloire de Fils, il révèle le Père vers qui, constamment, il demeure tourné.

« Tout m'a été remis par mon Père, a dit un jour Jésus, et nul ne sait qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui a qui le Fils veut bien le révéler » (Lc 10,22). C'est le même processus de révélation que nous lisons à la dernière ligne du Prologue : Jésus, constamment Un avec le Père, qui voyait le Père agir et à cette vue « tressaillait de joie » (Lc 10,21), a pu et voulu nous le révéler : il nous l'a « raconté ».

Le verbe employé par Jean [*exègeisthai*] peut signifier également : « révéler », « expliquer », « reprendre en détail » (Ac 10,8) ; mais le sens de « raconter » prend ici toute sa force : Jésus, parmi nous, a *raconté* Dieu comme un voyageur qui décrit le pays d'où il vient, comme un témoin qui fait le récit (cf. Mc 5,16) de ce qu'il a vécu (Mc 9,9. Lc 9,10 ; 24,35) et de ce que Dieu a fait pour lui ou avec lui (Ac 9,27 ; 12,17 ; 15,3.12.14.15). Parmi nous, Jésus s'est fait le récitant de Dieu, et nous retrouvons son témoignage avant tout dans les discours de révélation qui jalonnent le quatrième évangile. De plus, parce que Jésus est inséparable du Père, son témoignage prend souvent la forme de confidences personnelles sur son dialogue filial avec Dieu. Parlant aux hommes sur terre, Jésus garde la conscience immédiate de sa préexistence : « Avant qu'Abraham existât, Je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fascine et qui retient, mais une voix, tout entière au service du message qu'elle crie au monde.

De fait, inlassablement, le Baptiste renvoie au plus grand, au plus puissant qui vient derrière lui et qui va « se manifester à Israël » : « Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas ! »

Ce n'est pas un reproche aux disciples, mais une affirmation sur le style de l'Envoyé de Dieu, le Messie caché dans l'ordinaire des hommes, Jésus de Nazareth. Les disciples ne le connaissent pas, non par mauvaise volonté, mais parce qu'il doit se révéler progressivement, « être manifesté à Israël ».

Comment découvrir celui qui se cache ? Le Baptiste nous suggère seulement une attitude fondamentale, celle de l'humilité et du service : d'avance il est prêt à s'agenouiller devant celui que Dieu lui montrera. Mais la première lettre johannique va plus loin et plus profond, et nous indique, à nous, disciples du Christ, la route à suivre pour rejoindre celui qui se cache à notre foi :

- « ce que nous avons entendu depuis le commencement »,
- et « l'onction que nous avons reçue de lui » (1Jn 1,1 ; 2,27).

Il nous faut donc garder en nous les paroles de Jésus, transmises depuis le commencement de son ministère, et laisser travailler en nous l'Esprit Saint, l'Esprit Paraclet, qui nous enseigne tout en nous remémorant ce que Jésus nous a dit et en rendant ces paroles vivantes comme une fontaine.

De tout temps les prophètes, hommes de l'Esprit, ont lu le présent du peuple de Dieu en se référant à la fois aux événements fondateurs et aux promesses du Maître de l'Histoire. Dans le temps de l'Église, l'Esprit Paraclet nous habilite au même repérage prophétique sur l'origine et sur la fin, sur l'*alpha*

et sur l'*oméga* ; et en chaque aujourd'hui du Salut il réalise à l'intime des cœurs à la fois une *anamnèse actualisante* des paroles de Jésus et un *réveil de l'espérance* dans ses promesses.

Que ce même Esprit, envoyé conjointement par le Père et le Fils, nous donne de relire ensemble notre passé dans sa propre lumière, afin que ces moments du souvenir actualisent aujourd'hui les intuitions de nos grands saints et revitalisent l'espérance que Jésus nous a mise au cœur en nous appelant à sa suite.

Voici l'Agneau de Dieu

Nous lisons aujourd'hui dans l'évangile le deuxième témoignage du Baptiste, celui qu'il rend directement à Jésus. Toute une vision de foi de la personne de Jésus et de son œuvre est mise en quelques versets sur les lèvres du Précurseur, puisque l'évangéliste présente Jésus successivement comme :

- l'Agneau de Dieu,
- un personnage existant depuis toujours,
- le porteur de l'Esprit Saint, l'Élu et le Fils de Dieu.

La figure de L'Agneau de Dieu est à elle seule un résumé de l'histoire de l'Alliance, puisqu'elle évoque à la fois : – l'agneau pascal de l'Exode, dont le sang, projeté sur les montants de la porte de chaque maison des Hébreux, protégea ceux-ci la nuit de leur délivrance (Ex 12,13), – le Serviteur souffrant, que décrit le prophète Isaïe, mené à la boucherie, tel un agneau, à cause des péchés de son peuple (Is 53), – l'agneau vainqueur qui, selon les apocalypses juives, devait détruire le mal dans le monde (cf. Ap 21).

Quant à la préexistence de Jésus, l'Envoyé de Dieu, c'est un thème bien johannique. Jésus ne dira-t-il pas un jour aux Pharisiens : « Avant qu'Abraham fût, moi, je suis » ? (8,58). Et dans son entretien du dernier soir, il priera en disant : « Père, glorifie-moi auprès de toi de cette gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde ne vînt à l'existence » (17,5), ce qui rappelle l'affirmation du Prologue : « Au commencement était le Verbe », depuis toujours était le Fils de Dieu.

Enfin l'évangéliste souligne que l'Esprit, descendu sur Jésus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le vin de Cana

Ce miracle de Cana est dans toutes nos mémoires, et nous sommes habitués à admirer comment le Fils de Dieu, à la prière de Marie sa mère, a anticipé le moment où il devait commencer à révéler sa gloire. Aujourd'hui, pour aborder ce miracle par un autre angle, nous allons nous tenir du côté des serviteurs, qui n'ont rien dit, mais ont tout vu, qui n'ont fait que des actions tout ordinaires, mais ont collaboré d'abord sans le savoir à un grand miracle.

Ils ont eu au début affaire à la seule mère de Jésus, qui leur a dit seulement : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Et que leur a dit Jésus ? – « Remplissez d'eau ces cuves ! » Voilà ces hommes en plein désarroi. Ils avaient vidé les cuves après les ablutions rituelles des convives, et Jésus leur demande de les remplir de nouveau d'eau propre. Une vingtaine de seaux par cuve, et il y en avait six ! Tout ce travail pour rien, pensent-ils. À quoi bon toute cette eau puisque les convives maintenant sont attablés ? Il faut vraiment que Marie se soit montrée convaincante : elle était si impressionnante dans sa certitude ! Pour elle ils vont obéir, et sans rechigner, puisqu'ils remplissent les cuves jusqu'au bord.

Et Jésus de leur dire : « Puisez maintenant et portez-en à l'ordonnateur du festin. »

On assiste alors à un curieux manège : ceux qui parlent ne savent rien, et ceux qui savent tout se taisent. Entre les cuves et le verre du marié, l'eau s'est changée en vin. Or les serviteurs savaient bien qu'ils avaient puisé de l'eau. On entend l'ordonnateur du festin féliciter le marié, qui n'y comprend rien ; mais pas un mot de Marie, et silence total aussi de la part

des serviteurs. Jésus a opéré le miracle, mais jusqu'au bout il a voulu se servir de l'action des serviteurs, et c'est avec l'eau propre de l'obéissance que Jésus a régalié la noce.

L'évangéliste ne nous dit pas comment le miracle a été salué ni comment le rôle de Marie a été reconnu. Très sobrement il mentionne que ce fut le premier des signes opérés par Jésus, et que les disciples commencèrent à voir sa gloire, c'est-à-dire l'union indicible du Père et du Fils.

Si simple et si dépouillé, notre récit se montre plein d'enseignements pour nous, humbles tâcherons de l'Évangile.

D'abord nous sommes certains de rester dans la volonté de Dieu quand nous suivons à la lettre les directives de notre Mère. « Faites tout ce qu'il vous dira ! » Toute sa spiritualité est là dans ce simple conseil qu'elle donne à ceux et celles qui veulent bien lui faire confiance. « Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1,38) : c'est bien la même pente du cœur vers la volonté de Dieu, et c'est là, à cette liberté de cœur, qu'elle veut nous conduire.

Ensuite, par notre obéissance, nous devenons des ouvriers et ouvrières du miracle. Jésus, qui pourrait assurer seul la joie de toute une noce, veut donner à ces hommes très humbles la joie d'avoir puisé de l'eau. C'est Jésus qui fait tout, et c'est Jésus qui nous donne de tout faire, dès lors que nous ne nous laissons pas rebuter par les dehors apparemment inutiles de l'obéissance.

D'ailleurs, pour reprendre les propres termes d'un Père de l'Église : « Ils n'ont pas tout bu ; nous en buvons encore ! », et bien que serviteurs, nous sommes des invités de la noce du Fils de Dieu. La seule chose importante est que Jésus, dès qu'il aura parlé, nous trouve prêts à remplir à ras bords toutes les cuves de notre passé, pour qu'il y verse le vin nouveau que lui seul peut apporter.

Enfin, selon les paroles de la petite Thérèse, qui ont dans son esprit valeur d'explication : quand la Vierge Marie semble ne pas répondre à notre détresse, c'est qu'elle ne veut pas (CJ 23,8). Point final.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chutes, l'Église, affaiblie par toutes les morsures de l'incrédulité, de la raillerie ou de la désunion, en vient à perdre confiance, et elle se met à regarder avec nostalgie vers « l'Égypte » de la facilité et des compromissions.

Dieu a répondu à Moïse dans le désert : « Façonne-toi un Brûlant, que tu placeras sur un étendard. Quiconque le regardera restera en vie » (Nb 21,9). Il répond aujourd'hui à l'Église : « J'ai dressé pour vous un signe de salut ; c'est mon Fils, sur l'étendard de la croix, regardez-le ! ».

Le Salut commence donc par un regard, un regard vers Celui que les hommes ont transpercé (Jn 19,37), le regard de la foi vers le moyen paradoxal choisi par Dieu, le regard de l'espérance tourné et maintenu vers la croix du Seigneur. Car sur la croix la souffrance et la mort changent de signe. Dieu l'a voulu ainsi : par la croix de Jésus, la vie déferle sur le monde. Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils unique. Dieu a élevé, puis exalté le Fils de l'Homme, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Et désormais, l'Église nargue, comme saint Paul, les forces de la mort spirituelle : « Thanatos, où est ta victoire ? Mort, où est-il, ton aiguillon ? Tu as voulu piquer l'humanité, et c'est toi qui vas disparaître ! » (cf. 1Co 15,55).

Ces grandes perspectives, qui sont celles du Mystère pascal de Jésus et de l'Église, peuvent nous aider à mieux situer, dans notre vie personnelle, la souffrance, la maladie, l'échec, le vieillissement ou le service qui crucifie la jeunesse, les morsures de la vie fraternelle et les déserts de l'affectivité.

Tout cela, dans le creuset de la Résurrection, c'est *notre* mystère de la croix. C'est un « mystère », donc, au sens paulinien, un plan de Dieu, un dessein de salut longtemps caché et qui peu à peu se dévoile (cf. Col 1,26). Tout cela, c'est notre

croix, la croix concrète, personnelle, toujours inattendue et toujours étrange, qu'il faut saisir pour suivre Jésus. Et ce mystère de la croix ne se vit pas avant tout au plan émotionnel, mais au niveau du réalisme chrétien.

On pleurait beaucoup, autrefois, devant la croix de Jésus, et l'on identifiait parfois trop vite l'entrée dans la Passion avec des moments de vulnérabilité affective. Mais la croix pour nous, celle qui ressemble le plus à celle de Jésus, c'est celle que Dieu nous aide à reconnaître, plantée là dans notre vie à un endroit que lui seul connaît. La vraie croix pour nous, c'est celle où les morsures du monde deviennent une « brûlure » secrète du cœur, la brûlure d'Emmaüs à l'écoute du Ressuscité. La vraie croix, c'est le réel de notre existence, assumé courageusement et comme un appel à la victoire de Jésus.

La sainte croix, c'est le lieu du service d'où nous regardons vers le Christ Serviteur, et vers Dieu notre Père, qui seul peut faire de la vie avec toutes nos morts.

Le regard qui sauve

Des serpents venimeux semaient la mort dans le camp ; et Dieu, en plein désert, donne aux fils d'Israël une consigne surprenante : qu'ils dressent sur un étendard l'image d'un serpent mort, inerte, et que désormais ils regardent vers ce serpent de bronze sans aucune crainte, en faisant confiance à la puissance de Dieu qui sauve.

Aux disciples de Jésus, Dieu offre également un chemin de salut paradoxal : regarder intensément le Fils de l'Homme élevé en croix, et défier les forces de mort grâce à la puissance de celui qu'on a fait mourir.

Le regard levé vers le serpent d'airain empêchait seulement les croyants de mourir. Le regard vers le Crucifié peut même nous ramener de la mort spirituelle, car « tout homme qui croit obtient par lui la vie pour toujours ».

Et non seulement Jésus nous demande de garder devant les yeux sa croix du Golgotha, mais il nous donne par son Esprit de valoriser pleinement notre propre croix. Jésus, en effet, n'a pas dit : « Celui qui veut me suivre, qu'il prenne *ma* croix ». La croix du Golgotha sera toujours unique. Il a dit : « Qu'il prenne *sa* croix » (Mt 16,24), sa croix personnelle, la croix du réel de sa vie et de son cœur.

C'est ici qu'il faut approfondir notre réflexion à partir de la parole de Jésus.

Les consacrés du Seigneur sont prompts, en général, à reconnaître la croix, leur croix, dans des épreuves de santé ou de famille ; et cette fidélité, sans aucun doute, a tout son prix aux yeux du Christ qui les a appelés. Mais elles sont parfois plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et ce qui est vécu là en écoute, en accueil, en soumission, bien souvent au-delà des prises de notre intelligence, plus profondément que tout projet spirituel, plus filialement que tout retour sur nous-mêmes, c'est bien une entrée dans la dynamique trinitaire : dans le réel de l'homme, c'est le réel de Dieu.

La Samaritaine

Plusieurs fois chaque année cette femme de Samarie, avec son grand châle noir et sa jarre sur la tête, traverse l'espace de notre liturgie pour reprendre devant nous le dialogue avec Jésus qui a décidé de toute son existence.

Ce jour-là, c'était en plein midi, et les ombres étaient aussi dures que le soleil. Pourquoi n'était-elle pas venue avec les autres femmes puiser l'eau à la fraîche, le matin où la veille au soir ? Sans doute ne le savait-elle pas, mais l'étranger le savait bien qui s'était assis sur la margelle pour être ce jour-là la pleine lumière au midi de sa vie.

« Donne-moi à boire », dit Jésus. Et ce disant il franchit à la fois trois barrières :

- la barrière des usages, qui interdisaient qu'un homme conversât avec une femme dans la rue ;
- la barrière des préjugés, qui déclaraient impurs les Samaritains et tout ce qu'ils touchaient ;
- la barrière de la haine raciale, qui séparait depuis quatre siècles Juifs et Samaritains.

Et cette simple parole de Jésus amorce deux dialogues successifs, l'un sur l'eau vive, l'autre sur l'adoration en esprit et en vérité.

À la femme qui s'étonne de se voir interpellée, Jésus lance une double invitation :

- à reconnaître qui il est ;
- à lui demander l'eau vivante, c'est-à-dire sa parole, et plus encore, son Esprit.

La Samaritaine, qui se méprend sur l'offre de Jésus, ne fait pas de difficulté pour lui demander l'eau qui apaise toute soif ; mais elle sera plus lente à reconnaître en ce Juif inconnu un prophète, puis le Messie en personne.

Curieusement, c'est au moment où elle commence à céder, en disant : « Seigneur, donne-moi de cette eau », que Jésus la désarçonne par une nouvelle initiative, tout à fait inattendue : « Va, appelle ton mari, et reviens ici ! » Avant même qu'elle ait manifesté sa conversion, Jésus lui confie une mission.

La femme tente bien une esquive : « Je n'ai pas de mari... » ; mais Jésus l'arrête tout de suite sur ce chemin de fuite qui ne mène nulle part. Il ne donnera l'eau vive qu'à une convertie accueillante à la vérité.

La femme, alors, contre-attaque à propos des deux montagnes (le mont Sion à Jérusalem, le Garizim près de Sychar), à propos des deux temples et des deux traditions religieuses. C'est peut-être une manière de faire diversion, une rouerie pour détourner l'attention du prophète. Mais de toute façon la question devait se poser. En effet, pour cette femme, faire confiance au prophète juif, ne serait-ce pas trahir la tradition samaritaine, trahir le Garizim, trahir son propre peuple ? La réponse de Jésus efface d'un seul coup les deux montagnes. Certes, Jésus ne renie pas l'œuvre de Dieu en Israël et par Israël ; il est clair pour lui que la connaissance du vrai Dieu est venue par son peuple : « Le Salut vient des Juifs ». Mais Dieu est Esprit, force vivifiante qui n'est liée à aucun lieu. Désormais, pour adorer Dieu nul n'aura besoin de passer par le temple d'un autre peuple ; car l'espace de l'adoration sera le cœur de l'homme, sanctuaire de l'Esprit.

La Samaritaine, impressionnée, commence à revenir à la foi de son enfance et de sa jeunesse, et elle évoque le Messie, que son peuple attendait comme un porteur de vérité : « Lorsqu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Prends ton grabat !

Jésus aurait pu dire : « Je n'irai jamais dans ce lieu » ; car à la piscine de Béthesda la religion était souvent mêlée de magie, et l'on y vénérât, autant que YHWH, Asklépios, le dieu grec de la guérison. Or Jésus a tenu justement à témoigner de la miséricorde de Dieu au bord de cette piscine où les malheureux, pour garder un espoir, se contentaient d'un amalgame de croyances.

C'est Jésus lui-même qui prend l'initiative. Non seulement l'homme ne demande rien, mais il s'en ira guéri, sans même savoir le nom de son guérisseur.

« Veux-tu être guéri ? », demande Jésus ; et, comme souvent dans l'évangile de Jean, l'homme se méprend d'abord sur ses paroles. Pour ce paralysé, être guéri supposerait une triple chance : il faudrait

- que l'eau bouillonne,
- qu'il soit présent à ce moment-là,
- qu'il trouve quelqu'un pour le plonger dans l'eau. « Guérir, ce n'est pas pour moi », pense l'homme ; et pourtant il revient, depuis des années, sans se résigner, sans se décourager, sans renoncer à l'espérance.

« Veux-tu être guéri ? », nous demande Jésus ; et nous comprenons : « Veux-tu que *je* te guérisse, tout de suite, et chaque jour ? ». Si c'est Jésus qui nous guérit, alors ce n'est plus une question de chance, mais une question de foi ; et il nous suffit d'obéir aux trois ordres de Jésus : « lève-toi » ; « prends ton grabat » ; « marche ».

« *Lève-toi !* » – C’est pour nous tout un programme. Il nous faut quitter le grabat, signe de la paralysie, de la puissance et de la dépendance, et accepter de vivre debout, menacés, vulnérables, certes, mais restaurés dans notre dignité et dans notre autonomie d’êtres libres.

Ce serait si facile, parfois, de se faire porter par les autres, et d’imposer aux autres le poids de nos misères et de notre inertie ! Il serait si tentant de nous installer dans nos paralysies spirituelles !

« *Prends ton grabat* », car ta guérison sera définitive. Tu n’auras pas à revenir auprès de la piscine ; tu n’auras plus à en vouloir aux autres, jamais là au bon moment ! Emporte le signe de ta servitude. Renonce pour toujours à te faire porter. Et ne laisse, sous tes yeux et sous les yeux des autres, aucune trace de ton infirmité.

« *Marche.* » Mets en œuvre ta nouvelle liberté et la santé que moi, je te donne. Marche, et témoigne, chemin faisant, que moi, Jésus, je fais les œuvres qui n’appartiennent qu’à Dieu, les œuvres que Dieu lui-même n’interrompt pas le jour du sabbat : je donne la vie et j’accueille dans la vie éternelle.

Pour être guéris par Jésus, sur la route de notre exode, il nous suffit de faire, avec sa force à lui, ces trois choses toutes simples que nous finissions par croire impossibles :

- nous lever à son appel ;
- emporter une bonne fois pour toutes les tristesses de notre passé ;
- marcher avec la certitude d’être aimés de Celui qui nous sauve.

La section des témoignages

Dans l'évangile de Jean, après la guérison de l'infirmes à la piscine de Bethesda, Jésus revendique son pouvoir sur le sabbat. Il explique : « J'ai le droit de travailler même le jour du sabbat, de même que Dieu ne cesse pas, ce jour-là, de donner la vie et de juger. »

Il sent l'objection qu'on va lui faire : « Qu'est-ce qui nous prouve que tu es dans ces relations privilégiées avec Dieu ? Tu te rends témoignage à toi-même ! Ton témoignage n'est pas valable ! »

Jésus répond en montrant qu'il connaît bien la Loi. Il a pour lui, comme le demande la Loi, l'appui de plusieurs témoins, et il en énumère quatre : – Jean le Baptiste, – les miracles qu'il accomplit comme envoyé de Dieu, – les Écritures qui parlent de lui, – et enfin le Père lui-même. Mais, dans la pensée de Jésus, le témoignage primordial est celui du Père, que les trois autres doivent seulement relayer et monnayer.

Le premier témoin convoqué est donc le Baptiste. Il reflète directement le témoignage du Père, puisqu'il est « un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière » (Jn 1,6-7).

Les miracles de Jésus sont cités ensuite pour déposer en sa faveur. Eux aussi renvoient au témoignage du Père, car c'est le Père qui a donné à Jésus d'accomplir ces œuvres de puissance et de miséricorde. Déjà dans les évangiles synoptiques, Jésus en appelait à ses œuvres, et déjà dans une réponse au Baptiste : « Jean, dans sa prison, écrit saint Matthieu, avait entendu parler des œuvres du Christ. Il lui envoya de ses disciples pour lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

saisirons la chance de notre vie.

Tout en faisant sans tricher notre œuvre d'hommes, tout en vivant à fond notre destin de femmes, tout en semant la bonté et la joie, « nous nous hâterons comme des voyageurs en ce monde » (1P 2,11), appuyés sur le Ressuscité qui chaque jour nous prépare à la gloire.

Croire en Jésus, cela ressaisit et restaure même notre *passé*.

Dans notre vie d'adultes chrétiens, parce que nous venons à Jésus comme à Celui qui recrée et qui sauve, nous pouvons nous retourner vers notre passé, qu'il soit source de joie, de remords ou d'angoisse ; nous pouvons le regarder dans sa lumière, la lumière du salut ; et nous pouvons dire au Christ de notre appel : « Oui, Seigneur, j'ai été cela, je suis cela ; j'en suis là et je n'en suis que là ; mais puisque je viens à toi, je sais que la route m'est ouverte ».

Le passé pécheur, nous pouvons le lâcher, comme on jette un vieux pull. « Il faut, disait saint Paul, nous dévêtir du vieil homme qui va se corrompant au fil des convoitises (toujours) décevantes » (Ep 4,22).

Le passé de souffrance ou de misère, nous pouvons le reprendre, le repétrir, le ré-assumer dans un nouveau projet de vie et de fidélité au Christ.

Croire en Jésus, cela transfigure le *quotidien*, le réel de notre vie, de notre amour, de notre service.

Le Christ Sauveur nous aime en habits de tous les jours, et pour lui répondre dans la foi il n'est pas nécessaire de vivre « autre chose » : il suffit de vivre les mêmes choses autrement.

Que nous soyons mariés, célibataires, ou engagés dans la vie consacrée, nous vivons désormais au compte du Christ, en référence au Christ, dans la présence du Christ, et, à partir de notre rencontre personnelle du Ressuscité, à la clarté de son

visage que la gloire de Dieu illumine dans notre cœur (2Co 4,6), c'est toute notre manière d'œuvrer, de servir et d'aimer qui se trouve réorientée et remodelée.

Ainsi, dans la démarche de la foi au Christ, dans l'amitié avec Jésus l'Envoyé, c'est toute la personne qui est reprise, tout son temps, toutes ses forces, tous ses désirs.

Une seule œuvre suffit, celle qui dit à Dieu toute notre réponse.

Et pour nourrir cette foi mise en œuvre, un seul pain est offert aux hommes, « le pain de Dieu, qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (Jn 6,33).

C'est Jésus, pain de la foi et pain de vie, qui vient à nous à chaque messe, d'abord à cette table de la Parole, puis à la table de l'Eucharistie. C'est sa force et son amitié que nous demandons fidèlement, au-delà de la nourriture qui périt : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ».

« Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là ! »

La nourriture qui demeure

Comme à son habitude, saint Jean fait passer sous des mots tout simples un enseignement très profond sur la personne de Jésus et sur son œuvre.

Jésus vient de nourrir cinq mille personnes dans le désert avec cinq pains d'orge, le casse-croûte d'un gamin prévoyant. Le lendemain, les foules se mettent à sa recherche, et Jésus, une fois rejoint, entame un dialogue dont saint Jean a retenu trois thèmes principaux :

- les signes opérés par Jésus,
- l'œuvre de Dieu,
- le pain venu du ciel.

C'est à dessein que saint Jean emploie le mot « signe » à propos des miracles de Jésus.

Pour les autres évangélistes, les miracles de Jésus sont surtout des actes de puissance qui marquent l'irruption du règne de Dieu dans l'histoire des hommes. Par ses miracles, Jésus inaugure sur la terre la réalisation décisive de la volonté de Dieu : ce sont autant de victoires sur le faux prince de ce monde.

Pour saint Jean, le but des miracles de Jésus est de révéler qui il est : l'Envoyé de Dieu, le Fils de Dieu prononçant sur terre les paroles de Dieu même et accomplissant son œuvre parmi les hommes. Ainsi les miracles pointent toujours directement sur la personne de Jésus ; ils provoquent les hommes à croire, à espérer, en Jésus Fils de Dieu ; ils appellent les hommes à se tourner vers lui pour être sauvés, et c'est pourquoi Jean les appelle des signes, des actes qui « font signe ».

Face aux signes accomplis par Jésus, ses contemporains

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sa mère, une femme toute simple, discrète, toujours souriante. On croyait connaître son père, car tout le monde prenait Jésus pour le fils de Joseph, le charpentier. Comment un homme qui a grandi dans une famille de la terre peut-il prétendre qu'il descend du ciel ?

C'est le premier murmure des gens de Galilée, qui correspond à la première partie du discours sur le Pain de vie, où le Pain de vie désigne la révélation apportée par Jésus. L'évangile de Jean nous rapportera, plus loin, un second murmure, dans la partie proprement eucharistique du discours, où l'expression « Pain de vie » renverra à la chair de Jésus-Christ, offerte pour la vie du monde : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Pour l'heure, Jésus fait face à la première vague de murmures, celle qui conteste son origine céleste ; et, d'un mot, il remet les choses au point : « Cessez de murmurer entre vous ». Les discussions humaines n'ont jamais conduit à la foi. La foi en Dieu et en Jésus son Fils n'est pas au bout de recherches interminables ni de longues démonstrations ; c'est avant tout la réponse à une *attirance* de Dieu : « Nul ne peut venir à moi [c'est-à-dire croire] si le Père qui m'a envoyé ne le tire [vers moi]. »

C'est donc Dieu le Père qui, invisiblement, par son Esprit, nous rapproche de Jésus, nous conduit à Jésus, fait grandir notre désir d'amitié avec Jésus. Nous sommes l'objet d'un *échange* entre le Père et son Fils :

« C'est la volonté de mon Père que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné », dit Jésus (6,39).

Nous tous qui croyons, nous sommes donc *donnés* à Jésus par Dieu son Père ; nous sommes le *cadeau* de Dieu le Père à son Fils. Et à son tour Jésus ne désire qu'une chose : nous donner à

son Père. C'est pourquoi il ajoute, au sujet de tout homme qui vient à lui : « Je le ressusciterai au dernier jour ». Il nous ressuscitera pour que nous vivions avec lui, près du Père, dans le Père, pour toujours.

Mais bien avant la résurrection, dès cette vie, au cœur de cette vie de tous les jours, Jésus nous établit déjà dans l'amitié du Père, déjà dans la vie éternelle. Comment cela ? – En nous mettant en contact avec l'enseignement du Père, selon la parole du prophète Isaïe : « Tous seront enseignés par Dieu » (cf. Is 54,13).

Cet enseignement du Père, les paroles qui recréent et qui transforment, les paroles qui font vivre, le pain de la parole, c'est Jésus lui-même qui nous le transmet ; mieux : il *est* l'enseignement du Père, car seul il a vu le Père, seul il vient du pays de Dieu, puisqu'il est sorti de Dieu pour venir dans le monde, seul il peut parler de Dieu comme un voyageur qui raconte (Jn 1,18).

Toutes les nourritures terrestres ne sont rien en regard de cette nourriture de la foi, qui nous ouvre aux choses de Dieu, aux projets de Dieu, à la vie de Dieu. Certes, il nous faut travailler pour les nourritures de la terre, donner du pain à nos enfants et aux enfants du monde entier. Mais cette nourriture nécessaire, urgente, Jésus l'appelle encore « la nourriture qui périt » ; et il nous fait désirer, pour nous et pour tous les hommes, la nourriture qui ne se gâte jamais, le pain de sa parole, nourriture de la foi, qui fait grandir en nous la vie qui ne finira pas :

« En vérité, en vérité je vous le dis :

Celui qui croit *a* la vie éternelle. »

« Moi, je suis le pain de la vie [la parole que Dieu vous donne pour vivre] ;

ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne

meure pas. »

C'est à cet instant précis de son discours que Jésus, passant à un autre plan, annonce la merveille de son Eucharistie : « Le pain que moi, je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

C'est ce moment inouï de révélation que nous revivons dans la foi à chaque messe, passant de la table de la parole à la table du Corps du Christ, de la liturgie de la parole à la liturgie eucharistique. Dans un court instant, tenant dans nos mains le Corps du Christ ressuscité, éveillés à la foi par la parole de Jésus, nous redirons le testament qu'il nous a laissé : « Voici le pain venu du ciel. Qui mangera ce pain vivra pour toujours. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Écriture : “De son sein couleront des fleuves d'eau vive ! ” »

Autrement dit : « Vous voulez de l'eau, vous cherchez l'eau, vous fêtez l'eau, vous demandez à Dieu l'eau vive ? c'est moi qui vais vous la donner ! » ; et l'invitation de Jésus dessine déjà toute un itinéraire spirituel.

Au point de départ : *la soif*. Il faut avoir soif, il faut retrouver la soif, il faut préserver en soi cette richesse de la soif, non pas parce qu'elle est une souffrance, mais parce qu'elle est un appel. Nous nous plaignons parfois au Seigneur de ne plus ressentir cette soif de lui qui a été si forte au moment de nos grandes promesses ; mais nous ne cessons pas de boire à toutes les fontaines immédiates, fontaine du succès, fontaine du pouvoir, fontaine de l'influence, fontaine de la parole bavarde qui ne désaltère jamais personne, fontaine de l'écoute gourmande qui dévalue toute parole et qui fausse les liens de la fraternité.

Quand, au contraire, la soif est bien présente au point de départ, on vient au Christ, on se met en marche vers lui. Le Christ devient ou redevient l'urgence première, son amour de nouveau rassemble tous les désirs, la source qu'il promet devient l'unique nécessaire. On vient au Christ, et c'est cela, la foi.

« Celui qui croit en moi, dit Jésus, qu'il boive » ; qu'il boive pour vivre, qu'il boive de cette eau qui lui a trop manqué et qui va rendre à tout son être la santé et la fraîcheur.

Or ce que le Christ donne à boire, c'est son Esprit, l'eau vive, l'eau insaisissable, l'eau toujours en mouvement, l'Esprit, force efficace de Dieu, force tellement divine qu'elle est, en Dieu, une personne. Bien sûr l'Esprit a été à l'œuvre pour le bonheur des hommes depuis qu'il y a des hommes qui cherchent le bonheur ; et pourtant, selon Jean, au moment où Jésus crie cela dans le Temple, « il n'y avait pas encore d'Esprit », l'Esprit n'avait pas encore inauguré son rôle d'*autre Paraclet*, parce que Jésus,

premier Paraclet, était encore en ce monde, lui qui n'était pas de ce monde. Le coup de lance n'avait pas encore percé le côté de Jésus, la Passion glorifiante n'avait pas encore achevé l'œuvre du Fils, et l'humanité du Christ, qui manifestait déjà la gloire du Père, était encore assujettie aux limites de notre terre.

Et c'est pourquoi l'évangéliste parle au futur : « Jésus désignait ainsi l'Esprit que devaient recevoir (plus tard) ceux qui croiraient en lui ». Ce futur, inouï, est devenu notre quotidien. Parce que Jésus est mort et ressuscité, nous vivons les merveilles de l'Esprit, qui nous murmure ce que Jésus a crié, qui nous remémore ce que Jésus, sur terre, a révélé, qui nous conduit, à partir de la parole de Jésus, jusqu'à la vérité tout entière, et qui fait vivre en nous le message du Père, pour lequel Jésus est mort.

En buvant l'eau vive, voici que nous remontons à la source. En buvant l'Esprit, nous voici en communion avec le Fils qui nous l'envoie d'auprès du Père, avec le Père qui nous le donne au nom du Fils.

Nos yeux ne voient pas, nos mains ne touchent pas le Verbe de vie, mais l'Esprit est là, qui poursuit l'œuvre du Fils et achève toute sanctification pour tous ceux qui ont soif.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme !

Jérémie ne savait pas, il n'avait pas deviné. Comme un jeune agneau insouciant, trop confiant, il ne se rendait pas compte qu'on lui préparait la boucherie, et que sa liquidation était déjà décidée par ses ennemis. Il a fallu que Dieu lui ouvre les yeux, que Dieu lui donne de vraiment voir et de lire le réel. Et Jérémie le découvre avec une sorte de surprise douloureuse : « Contre moi ils ont machiné des machinations ; ils ont dit : “Détruisons l'arbre en pleine sève, retranchons-le de la terre des vivants ! ” » (Jr 11,19)

Qui en veut à ce point à Jérémie ? Cela aussi, Dieu vient de le lui montrer : ce sont les gens de 'Anatôt, les proches et les cousins de son propre village ! Mais à travers le prophète, c'est la mission de Dieu, c'est Dieu lui-même qui se trouve renié ; d'où la prière de Jérémie : « Que je voie ta revanche sur eux... »

La réponse de YHWH viendra, en effet, une *revanche d'amour* à travers l'exil de son peuple ; mais le prophète lui aussi sera emporté par la tourmente ; il ne partira pas à Babylone, mais il devra fuir en Égypte, emmené de force par ces nationalistes aveugles qu'il aura combattus jusqu'à la fin (Jr ch.37 à 43).

L'étau de la haine se resserre autour du prophète Jésus. Au jour le plus solennel de la fête des Tentés, les hommes en dansant remontaient de la source de Gihon jusqu'à l'autel du Temple, accompagnant un prêtre qui portait dans un broc d'argent un peu d'eau de la source. Jésus, debout, vient de crier à pleine voix : « Si quelqu'un a soif, qui vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! »... Mais qui a soif, et qui ose croire en lui, venir à lui, se compromettre pour lui ? L'heure du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recouvrant le chemin qui voudrait prendre, de les trouver en lui lorsqu'il ne voit même pas le chemin à choisir, ou lorsque le chemin, pourtant authentique, lui semble étrange, nouveau, redoutable. Mais une grande certitude habite celui qui suit le Christ : la lumière du Christ luit dans nos ténèbres, dans mes ténèbres, et les ténèbres ne peuvent pas l'arrêter ni la contraindre. Il est la lumière de la vie, la lumière vivante qui fait vivre.

Quand nous marchons vers Dieu, ce n'est pas le chemin qui est lumière, mais le Christ qui chemine avec nous, le Christ en qui nous avançons. « Même la ténèbre, pour lui, n'est pas ténèbre. Pour lui la nuit, comme le jour, illumine » (Ps 139,12). Notre assurance est en lui seul, et non pas dans une route que nous pourrions prévoir et baliser. En ce troisième millénaire, c'est le défi d'espérance qui est jeté à l'Église, aux communautés et à chacun de nous : pour aller où nous savons, il nous faut aller par où nous ne savons pas, en redisant chaque jour au Christ, notre seul Maître :

« En toi est la source de la vie,
en ta lumière nous voyons la lumière. » (Ps 36,10)

Mon témoignage est vrai

Jésus, qui prêche dans les parvis du Temple, vient de proclamer presque solennellement : « Moi, je suis la lumière du monde », et ses adversaires Pharisiens lui rétorquent aussitôt : « Tu te rends témoignage à toi-même ». La réponse de Jésus nous fait entrer profondément dans son mystère personnel d'Envoyé de Dieu. Oui, il se rend témoignage à lui-même, et pourtant son témoignage est valide, pour deux raisons : – parce qu'il sait d'où il vient et où il va ; – parce que Celui qui l'envoie témoigne pour lui.

Les Pharisiens croient savoir d'où il vient, parce qu'il est natif de Galilée ; ils croient deviner où il doit s'en aller, parce qu'on murmure qu'il va partir enseigner les Grecs (v.35). Jésus, lui, sait qu'il vient « d'en haut », du monde de Dieu ; il témoigne « de ce qu'il a vu » (3,31sq.), et il « déclare au monde ce qu'il a entendu auprès de Celui qui l'a envoyé » (8,26) ; il révèle à ses amis « qu'il est sorti de Dieu et qu'il va vers Dieu » (13,3).

Nous, simples humains, sommes incapables d'un tel savoir, d'une telle expérience : même notre naissance nous échappe, et l'au-delà de notre mort, même éclairé par la foi, nous demeure mystérieux. Mais Jésus n'en fait pas reproche à ses ennemis. Il ne leur dit pas : « Vous ne savez ni d'où *vous* venez ni où *vous* allez », mais bien : « Vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais ». Cela, en effet, seul Jésus peut le dire, seul il peut en témoigner. Car « personne n'a jamais vu Dieu ; seul le Fils unique qui est dans le sein du Père l'a fait connaître, (littéralement : *l'a raconté*) », comme un voyageur qui sait ce dont il parle (Jn 1,18). Son origine, il la connaît, elle a un nom :

le Père. Le but de sa vie, il le rejoint à chaque heure ; il a un nom : le Père. Pour Jésus, dire d'où il vient et où il va, équivaut à suggérer, de manière dynamique, qui il est, ce qu'il vit avec le Père ; et il est seul à pouvoir le révéler. C'est pourquoi il se rend témoignage à lui-même et ne peut faire que cela, quand on lui demande compte de ses actes et de son message. Nulle parole d'homme, en effet, hormis celle de Jésus, ne saurait traduire ce secret ni attester ce mystère.

Et pourtant Jésus n'est pas seul à témoigner. Il affirme aussitôt : « Le Père qui m'a envoyé me rend témoignage lui aussi ».

En quoi consiste ce témoignage du Père ? Jésus s'en est expliqué auparavant, après la guérison de l'infirmes de Béthesda, dans un discours sur l'œuvre du Fils (Jn 6,19-47). Là il soulignait que le témoignage du Père se concrétisait dans ceux de Moïse, de Jean-Baptiste, et dans celui des Écritures. Il ajoutait : « Les œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m'a envoyé » (5,36).

Ici la pensée de Jésus semble plus dense et plus inattendue : le Père témoigne à travers ce que Jésus, son envoyé, révèle et atteste. Nous touchons là l'un des paradoxes de la personne et de l'œuvre de Jésus : son témoignage suffit à lui seul parce que, en lui, l'Envoyé, c'est le Père qui parle ; mais en même temps le Père apparaît constamment derrière Jésus comme un second témoin. Pour les ennemis de Jésus, ce second témoin n'est pas visible ni perceptible ; mais aux yeux de Jésus il est toujours présent, actif, et incontestable. Les Pharisiens voudraient le voir : « Où est-il, ton Père ? » Et Jésus leur répond : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père » (v.19). S'ils accueillait la parole de Jésus, ils percevraient la présence de l'autre témoin, le Père,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Père nous a d'avance destinés à reproduire l'image de son Fils, toute joie qui habite notre cœur est destinée à rejoindre sa joie de Fils ; tout notre désir de voir Dieu nous fait rejoindre Jésus dans son retour au Père ; tous les balbutiements et toutes les impuissances de notre foi viennent se noyer dans le témoignage de Jésus qui reedit devant nous et en nous : « Moi, je le connais ».

Nous n'avons pas d'autre connaissance du Père que cette participation, pauvre et heureuse, au bonheur du Fils qui dit : « Moi, je le connais » ; et c'est l'Esprit qui nous le donne en partage.

Nous n'avons pas d'autre rassasiement que la volonté du Père, celle dont Jésus, tous les jours, faisait sa nourriture, et c'est l'Esprit qui nous la découvre, dans la parole de Jésus.

Nous n'avons pas voulu garder d'autre richesse ni d'autre assurance que le regard posé sur nous du Père qui nous aime, ce regard que Jésus ne quittait pas du regard et que l'Esprit nous fait pressentir ou retrouver.

Ce que nous apportons chaque jour à l'Eucharistie de Jésus, pour la gloire de Dieu et le salut du monde, c'est cette existence filiale, avec ses joies et ses nuits, c'est cette réponse filiale, authentifiée par notre vie fraternelle.

Si ce désir filial nous habite et nous fait cheminer, peu importe que nos mains soient vides, peu importe que les moissons demeurent invisibles, peu importe que le temps s'allonge ou qu'il presse ; mille ans sont comme un jour (2P 3,8), et Dieu, pour sa gloire, prépare la rencontre où nous serons vraiment fils dans le Fils, filles dans le Fils, parce que nous le verrons tel qu'il est et que nous le connaîtrons comme nous sommes connus (1Jn 3,8).

L'aveugle-né

Les Pharisiens, les parents, l'aveugle : trois réactions différentes au miracle que Jésus accomplit, trois attitudes différentes devant Jésus, lumière du monde.

Les Pharisiens s'enferment de plus en plus dans leur refus.

Au début, ils semblent admettre le fait de la guérison : « Comment as-tu recouvré la vue ? Que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? » ; mais ensuite les plus hostiles accaparent le débat et jettent le doute dans l'esprit des gens : « Après tout, qu'est-ce qui nous prouve qu'il était vraiment aveugle ? »

Lors du dernier interrogatoire, ils ne cherchent plus du tout la vérité. Ils tentent seulement de prendre l'homme en défaut, en lui faisant répéter les détails du miracle : « Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? » ; et ils finissent par insulter le témoin. Ils le rendent même coupable de son malheur : « Tu n'es que péché depuis ta naissance, et tu viens nous faire la leçon ! »

C'est le drame des Pharisiens : ils croient voir et se ferment à la lumière ; ils croient savoir, et ils le répètent :

« Cet homme ne vient pas de Dieu (puisqu'il guérit le jour du sabbat) ».

« *Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur !* »

« *Nous savons, nous, que Dieu a parlé à Moïse !* » Ils croient savoir, mais deviennent aveugles !

Ne leur jetons pas la pierre. Regardons plutôt ce qu'est devenue dans notre vie, dans notre cœur, la foi de notre jeunesse, et ce que nous faisons, quotidiennement, de la lumière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recevoir » (Ac 20,35). Lui qui a senti si fort sa solitude humaine (Jn 6,66 ; Mt 26,40 ; Mc 14,50) gardait sans cesse comme points d'appui sa certitude d'être envoyé et son désir d'entrer dans le vouloir du Père :

« Celui qui m'a envoyé est avec moi :
il ne m'a pas laissé seul,
parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » (Jn 8,16.29)

Personne ne pourra les arracher de ma main

Fin décembre, il fait déjà très frais parfois sur les monts de Judée. C'est pourquoi Jésus fait les cent pas sous le portique de Salomon, pour se protéger du vent d'est, lui et ses auditeurs. C'est là que ses ennemis, faisant cercle autour de lui, le somment de s'expliquer clairement : « Es-tu le Messie, oui ou non ? Es-tu le libérateur promis ? Viens-tu ou non au nom de Dieu ? »

La réponse, Jésus l'a déjà donnée : elle est faite de paroles et d'œuvres, de paroles qui commentent ses œuvres et d'œuvres qui authentifient ses paroles comme celles de l'Élu de Dieu.

Et c'est encore cette double et unique réponse que Jésus nous fait lorsque nous guettons dans notre vie les signes de sa présence, lorsque nous lui demandons de rendre manifeste la libération qu'il nous apporte : il nous renvoie à ses paroles, porteuses de l'Esprit et de la vie (6,64) ; il nous remet devant les yeux ses œuvres qui parlent, qui témoignent, qui dévoilent en lui la puissance du Père : « Ces œuvres mêmes que je fais témoignent à mon sujet que c'est le Père qui m'a envoyé » (5,36).

Et quel est ce témoignage, ce message qui émane des œuvres de Jésus ? Jésus le résume en une phrase, qui dit à elle seule tout son mystère de Fils : « Le Père et moi, nous sommes un ». Ce que fait visiblement le Fils manifeste ce que le Père, invisiblement, est en train d'accomplir par amour. Chaque œuvre du Fils est ainsi, dans le monde, une trace de l'amour du Père ; et l'obstination de Jésus à sauver les hommes révèle quel prix nous avons aux yeux de Dieu.

Dieu tient à nous si fort qu'il nous serre dans sa main ; et personne au monde ne serait capable de desserrer la main du Père, ni de le faire relâcher son amour. Mais la main de Dieu ne nous serre que pour nous protéger ; car ce que Dieu aime, il le sauve ; et quand il sauve, c'est pour toujours.

Mais dire que le Père sauve, c'est dire que le Fils sauve aussi, puisque tous deux sont un. C'est bien pourquoi Jésus parle d'abord de *sa* main, puis de la main du Père : Dieu a donné à son Fils la douceur de sa propre main et la puissance de son propre amour. Ce que Jésus tient, Dieu le tient, et il est « plus grand que tout ». Ce que Jésus tient, Dieu le lui a donné, et Dieu continue de le tenir.

Arracher les brebis de la main de Jésus, ce serait aussi les ôter de la main du Père, car nous sommes à la fois dans la main du Père et dans la main du Fils. Chacune de ces deux mains nous donne et nous reçoit, et l'Esprit qui les unit nous donne part au mystère de cette unité qui est tout le bonheur de Jésus : « Le Père et moi, nous sommes un ».

C'est donc au creux de ces deux mains-là que nous recevons la vie éternelle. À deux conditions toutefois, qui définissent l'attitude du disciple : écouter la voix de Jésus et venir à sa suite. Ce sont là deux attitudes libres et dynamiques : accepter que notre foi soit une écoute jamais lassée, jamais rassasiée, et accepter que notre amour soit un cheminement, que Jésus pasteur nous remette chaque jour en exode.

Pour la route, nous n'avons qu'un seul trésor : la perle du Royaume que Jésus nous a donnée en signe de son appel. Mais ce gage d'amour, rien ni personne ne pourra l'arracher de notre main, car Dieu plus grand que tout nous l'a donné par la main de Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

À nous, hommes et femmes du XXI^e siècle après sa naissance, Jésus vient dire aujourd'hui : « Crois-tu cela ? » Et il résume en quelques mots le *credo* de la vie et de la Résurrection, ce *credo* qui est pour nous porteur de paix et d'espérance : la mort n'est qu'un sommeil, dont il nous réveillera ; la vie nouvelle est déjà en lui, déjà offerte, déjà donnée à ceux qui mettent en lui leur foi ; et cette vie-là traversera la mort corporelle, car lui, le Fils de Dieu, qui nous fait vivre avant, nous fera vivre après. Bien plus, notre corps lui-même, ce corps de joie et de misère, aura part à cette vie éternelle, à ce bonheur sans rivage, quand Jésus, le Ressuscité, nous ressuscitera au dernier jour.

Baptisé(e), crois-tu cela ?

Crois-tu, aujourd'hui, que les choses définitives commenceront pour toi quand tout aura cessé ?

Crois-tu, appuyé(e) sur ton Dieu, que son projet de vie englobe toutes nos morts ?

Crois-tu que Jésus, le Ressuscité, donne d'avance un sens à ta mort, et que cela, aujourd'hui, change le sens de ta vie ?

Frères et sœurs, à quelques jours de la fête de Pâques, réchauffons notre foi à la foi de l'Église, et disons comme Marthe, avec la même loyauté, avec la même joie : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu venu dans le monde ».

Puis, après avoir rencontré notre Sauveur dans cette Eucharistie, repartons, plus lucides et donc plus heureux, vers notre tâche fraternelle, vers notre vie de dévouement et de partage, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde » ; repartons, comme Marthe, vers ceux que nous aimons, et partageons-leur notre secret, tout bas, pour ne pas les

contraindre dans leur liberté :

« Le Maître est là, et il t'appelle ».

Qu'un seul homme meure pour le peuple

Caïphe ne croyait pas si bien dire. Sans le savoir, et sans le vouloir, il a proclamé une vérité dont le monde entier vit encore aujourd'hui. « Notre avantage », c'était bien que Jésus, seul, entre dans la mort, puisque de cette mort du Fils unique Dieu allait faire la *vie* pour nous tous.

C'est ce jour-là, après l'intervention de Caïphe, que les ennemis de Jésus décidèrent de le faire périr. L'Heure approchait pour Jésus, cette Heure qui était le but de sa vie parmi nous : l'Heure de sa passion, de sa mort et de sa glorification auprès du Père. Les mailles du filet se resserraient sur lui, et Dieu n'a rien empêché. Il a laissé la haine faire son œuvre, toute son œuvre. Faiblesse volontaire de Celui qui peut tout ; folie de Dieu, plus sage que toutes nos sagesse ; longue descente de Jésus jusqu'au fond de nos laideurs et de nos lâchetés, parce qu'il voulait nous sauver jusque-là, nous sauver même de cela.

Il fallait que la mort changeât de signe, que la souffrance changeât de visage. Alors le Fils s'est laissé défigurer. C'était nos péchés qu'il portait ; c'est de nos douleurs qu'il s'était chargé (Is 53,4).

Mourir, seul, pour le péché du monde, ce fut le destin de l'Agneau de Dieu, du Fils de Dieu fait homme ; et il n'y a pas d'autre sauveur pour l'humanité. Mais plus nous nous approchons de Jésus, par la foi, l'espérance et l'amour, plus Il nous donne part à son destin, à son mystère pascal de mort pour la vie.

Nous nous étonnons parfois que la coupe du sacrifice nous soit présentée si souvent, dans la vie communautaire, sous la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Jadis vous étiez ténèbres ; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » (Ep 5,8)

Faites de même

Quelques heures seulement avant de souffrir et de mourir pour nous, Jésus, par trois fois, a dit à ses disciples : « Vous ferez cela ».

Les deux dernières fois, comme Paul le rappelle, c'est à propos de l'Eucharistie. Après avoir rendu grâce, Jésus rompit le pain, en disant : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi ». De même sur la coupe, après le repas : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites cela, chaque fois que vous en boirez, en mémoire de moi » (1Co 11,24sq.). Et depuis le soir du Jeudi Saint, ce mémorial de Jésus, ce souvenir vivant de sa passion et de sa gloire, ce rappel de sa mort qui donne la vie, est au centre de la vie et de la mission de l'Église, au cœur également de notre vie de foi personnelle et de notre témoignage de baptisés.

« Faites cela en mémoire de moi »... En réalité, nous faisons bien ce que Jésus a fait, mais c'est encore lui qui agit. L'Église, la communauté de Jésus aujourd'hui et ici, par la main des prêtres saisit et rompt le pain ; par la voix des prêtres elle redit, dans un récit solennel, les paroles mêmes de Jésus. Mais c'est Jésus qui, par la puissance de son Esprit, se rend présent en nous et au milieu de nous sous le signe du pain et du vin. C'est Jésus qui, par son Esprit, donne à chacun/e de traverser ces signes par la foi, et de le rejoindre, lui, ici et maintenant, comme le Sauveur, le Maître, l'Ami et le Frère. C'est Jésus, invisible, souvent insensible, mais divinement présent avec sa merveilleuse discrétion, qui vient prendre notre vie telle qu'elle est, pleine de misères et d'espérance, pour en faire « une offrande vivante,

sainte, agréable à Dieu » (Rm 12,1). C'est lui, Jésus, qui en nous donnant son corps fait de nous un seul corps, en dépit de nos égoïsmes, de nos replis sur nous-mêmes et de nos divisions.

Il y a donc un lien direct entre l'Eucharistie du Seigneur et l'unité des croyants, entre l'Eucharistie et la vie fraternelle ; et c'est ce que Jésus a voulu souligner en donnant aux disciples, au cours de la soirée d'adieux, le lavement des pieds *avant* l'Eucharistie. Lorsqu'il leur eut lavé les pieds, qu'il eut repris ses vêtements et se fut remis à table, il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? C'est un exemple que je vous ai donné, afin que, comme moi je vous ai fait, vous fassiez vous aussi ».

Voilà donc un autre de ses gestes que Jésus nous demande de refaire. Qui que nous soyons, quelles que soient notre histoire, nos possibilités, nos responsabilités, il nous faut, ici et maintenant, passer un tablier, et nous avancer humblement, en esprit de service et de pardon, vers tous ceux et toutes celles que Dieu nous demande d'aimer, ceux que nous avons choisis et ceux que nous avons trouvés sur le chemin.

Le Jeudi Saint, c'est le jour où l'on pardonne à l'autre d'être différent/e ; c'est le jour où l'on accepte que l'autre cherche Dieu authentiquement par des voies qui nous déconcertent ; c'est le jour où l'on se remet à espérer pour l'autre tout ce dont on rêve pour soi-même. Au Jeudi Saint, on laisse à la porte du Cénacle toute volonté de puissance, tous les restes de rancœur et d'agressivité, parce que, ce soir-là, « la nuit même où il fut livré », Jésus s'est avancé comme un serviteur, avec sa paix et son amitié, vers celui qui allait le trahir, et vers tous ceux qui allaient devenir ses témoins.

La force pour construire la paix là où nous sommes, pour repartir à neuf avec nos compagnons ou nos compagnes de route,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le commandement nouveau

« Vous me chercherez », voilà l'une des premières confidences de Jésus après le départ de Judas ; et depuis l'Heure de Jésus, l'heure de sa Passion glorifiante, ceux et celles qui ont entendu l'appel de Jésus et sont devenus pour lui des disciples, ne cessent de le chercher. Une recherche de Jésus, qui a été pour certains/es, au long des années, intense et douce, douloureuse et heureuse à la fois.

Pour certains d'entre nous le chemin, déjà, a été long ; et pourtant, malgré les échecs, malgré les lenteurs et les pesanteurs, tout comme au premier jour nous cherchons Jésus, là où lui-même nous a placés pour que nous allions et que nous portions du fruit.

Nous cherchons celui qui nous cherche, et c'est une espérance paradoxale et une certitude un peu folle qui nous animent, car Jésus nous a prévenus : « Là où je vais, vous ne pouvez venir ». Il l'a dit à ses ennemis qui voulaient sa mort (8,21), et il nous le redit, à nous qui avons soif de sa vie : « Là où je vais, dans cette gloire où le Père va me prendre, vous ne pouvez venir, pour l'instant ». Le Christ s'en est allé dans ce pays qui n'est ni lointain ni proche, mais qui est tout autre, tout autant que Dieu est Dieu ; et désormais le Seigneur de notre appel, sans cesser de nous appeler, nous demeure caché par un excès de gloire.

Il a dit : « Vous ne pouvez venir ». Il n'a pas dit : « Je suis absent pour vous » ; et il nous a donné le moyen de lui rester unis malgré l'écran de gloire : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres ».

La prophétie et la consigne sont liées : « vous me chercherez » – « aimez-vous »... « C'est en vous aimant que vous me trouverez ; c'est en vous aimant que vous resterez en quête de moi ». Nous voulons savoir si nous cherchons encore le Sauveur qui a pris notre vie ? Demandons-nous si l'amour fraternel reste notre tourment, ou plutôt s'il ensoleille chacune de nos journées. Cherchons-nous Jésus en évitant les frères ou les sœurs de Jésus, ou bien, au contraire, acceptons-nous d'attendre de Jésus, enfouis dans la charité quotidienne, qu'il nous donne un cœur universel, un cœur qui aime comme lui a aimé ?

Aimer comme il a aimé, c'est le vrai chemin de la quête de Jésus, et c'est le seul moyen de savoir qu'on l'aime. Tant que nous vivons sur cette terre, c'est par ce sentier de l'amour fraternel que nous approchons le plus vite et le plus près de Jésus, jusqu'à l'écran de gloire.

« La charité, c'est tout sur la terre », disait Thérèse. Sa source, c'est l'amour dont Jésus a aimé ; son modèle inaccessible, c'est l'amour dont Jésus est mort, donnant sa vie pour que nous ayons la vie en abondance.

Très souvent, Dieu seul est témoin de l'amour qui rapproche, qui réunit, qui réconcilie les frères ou les sœurs ; mais Dieu, par son Esprit, rend cet amour universel. L'amour que les frères ou les sœurs se donnent au nom de Jésus, Dieu semble le cacher, l'entourer d'un mur de silence comme la clôture d'un monastère. En fait, si Dieu l'enclôt, c'est dans le creux de sa main, pour le lancer ensuite jusqu'aux confins du monde, comme la colombe de son arche de paix (cf. Gn 8,12).

« Si vous avez de l'amour les uns pour les autres, dit Jésus, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples ». Déjà le monde nous reconnaît comme disciples de Jésus parce que, pour le trouver, nous avons choisi de le chercher ensemble, solidaires à

la vie et à la mort. Il nous reste à accomplir le plus dur, le plus doux : vivre authentiquement, pour Jésus, cet amour fraternel auquel lui-même est venu nous appeler, et qui nous conduira tout près de lui, en pleine gloire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je me manifesterai à lui

Dans la vie de prière et le cheminement contemplatif, spécialement quand les périodes d'épreuve se prolongent, il nous arrive de nous étonner, de nous interroger, de nous inquiéter, à la pensée que nous recevons de notre Dieu si peu de réponses, si peu d'évidences, si peu de signes.

Jésus vient au-devant de notre souffrance et de notre désarroi, par une promesse à la fois simple et solennelle : « Celui qui m'aime, je me manifesterai à lui ».

Comment va-t-il se manifester ? Apparemment Jésus n'en dit rien. Pour lui, se manifester, c'est faire connaître ou reconnaître qui il *est* pour nous et ce qu'il *fait* pour nous ; mais Jésus ne précise pas s'il le fera en imprimant son visage sur notre cœur ou en nous comblant du sentiment de sa présence.

Nous savons cependant que la manifestation de Jésus se fera sur deux axes : celui de ses commandements et celui de sa parole.

En effet, garder ses commandements, et donc entrer dans sa volonté, c'est le vrai test de notre amour pour lui, et c'est la certitude de rencontrer l'amour du Père : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, *c'est celui-là qui m'aime*, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui ». Ainsi la fidélité aux commandements est pour nous une preuve d'amour, un langage d'amour, un chemin pour notre amour ; et sur ce chemin, Jésus promet de se manifester : il se fera voir, il se fera reconnaître sur la route de notre fidélité. Nous *saurons* que nous sommes aimés du Père et du Fils.

Un autre moyen nous est donné par Jésus de nous préparer à sa rencontre, à ses visites, à sa manifestation, c'est de faire, dans notre vie, écho à sa parole.

Que nous soyons dans la joie ou menacés par la tristesse, que nous soyons apaisés dans notre cheminement ou encore à la recherche d'un équilibre de l'intelligence ou de l'affectivité, quand nous repassons dans notre cœur la parole de Jésus, quand nous l'accueillons, quand nous laissons cette parole investir nos réflexes et nos souvenirs, le Père nous aime. Car la parole de Jésus, c'est la parole du Père. Même pensée, même vouloir, même miséricorde. Le Père se réjouit de voir sa parole accueillie. Jésus se réjouit de se voir accueilli comme parole du Père. Et quand nous faisons place à la parole du Père et du Fils, le Père et le Fils font en nous leur demeure.

Alors l'Esprit nous conduit vers la vérité tout entière. Il nous remémore ce que Jésus a dit, il rend vivante en nous la parole du Père, il nous manifeste la présence du Père et du Fils et nous fait pressentir à quel point nous sommes aimés.

Nous espérons, nous demandons la manifestation du Seigneur ? Revenons humblement au sentier de ses commandements, au rendez-vous de sa parole.

Si quelqu'un m'aime

« Si quelqu'un m'aime », dit Jésus ; et cela résonne en nous à la fois comme un appel et comme une question. L'appel, c'est celui qui, depuis bien longtemps, a décidé de notre vie ; et il est demeuré aussi puissant qu'au premier jour. La question, c'est celle qui, instinctivement, se lève en nous, après dix ans, vingt ans, trente ans de Carmel, voués à la contemplation de mystère de Dieu et de son Christ. Lorsque nous évoquons, avec enthousiasme ou avec peine, et parfois avec les deux en même temps, cette longue fidélité du Maître à notre égard et envers notre communauté, nous ne pouvons pas ne pas nous demander : « Qu'avons-nous fait, Seigneur, de ta présence ? Qu'ai-je fait, Seigneur, de ton offre d'amitié ? Après dix, vingt, trente ans, Seigneur, que veux-tu de moi ? »

L'évangile, sans faire taire cette question, qui peut fort bien être porteuse de joie, nous fait descendre en nous-mêmes plus profond que toute question, que tout souci, que toute crainte. Jésus, en effet, vient nous redire que, dans la prière comme dans la mission, Dieu est toujours le commencement, et qu'il a toujours l'initiative : c'est Dieu qui parle, c'est lui qui vient ; c'est Dieu qui demeure, c'est lui qui sauve le monde.

« Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole, cette parole du Père qui m'a envoyé ».

Aimer Jésus, c'est croire qu'en lui Dieu a parlé, et accueillir en lui l'avance que le Père fait au monde. Notre amour pour le Christ n'est jamais qu'une réponse à l'amour que Dieu nous porte en son Fils ; mais si peu que nous donnions cette réponse, Dieu fait irruption avec toute sa tendresse : « Si quelqu'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand la sève est libre, les fruits sont beaux. Quand l'amour de Dieu n'est pas refusé, quand sa présence est accueillie, quand on n'impose plus de délais à la charité, les fruits viennent en abondance : le croyant devient vraiment disciple de Jésus, avec simplicité et enthousiasme ; le disciple peut s'enhardir dans les demandes qu'il fait à Dieu, car déjà il vit selon Dieu ; le disciple garde le cœur en paix, car même si son cœur lui fait des reproches, Dieu est plus grand que son cœur (1Jn 3,20) ; l'amour de Dieu est plus fort et plus vrai que toutes les impressions qui traversent le cœur ou le souvenir. Enfin le disciple perçoit en lui-même le travail de la sève ; il reconnaît que Dieu demeure en lui, corrigeant tout, purifiant tout, vivifiant tout ce qui veut vivre. Et cet instinct de la présence du Père, c'est l'Esprit lui-même qui le lui donne : « Nous reconnaissons qu'il demeure en nous, parce qu'il nous a donné de son Esprit » (1Jn 4,13).

Une chose est claire : si nous restons attentifs à la présence de la sève en nous, c'est bon signe ; cela prouve que notre vigne veut vivre et porter du fruit. Dès lors, si nous sentons nos sarments encombrés ou paresseux, appelons le Vigneron ; et si le Vigneron est déjà passé, attendons les fruits, humblement, patiemment : ils viendront, au soleil de Dieu.

Moi aussi, je vous ai aimés

Comment rester unis à la vigne ? Comment porter du fruit, et ainsi glorifier le Père ? Jésus nous l'indique en une seule phrase : « Demeurez dans mon amour », dans l'amour que j'ai pour vous et que je vous ai prouvé en acceptant la croix.

Et Jésus de préciser ce qu'il entend par « demeurer dans son amour ».

Il ne s'agit pas simplement ni avant tout de se *sentir* à l'aise avec lui, de s'installer dans le *sentiment* d'être aimé de lui, mais, très concrètement, d'entrer chaque jour dans son projet, d'adopter son style et ses choix, de réagir en tout selon les réflexes qu'il nous a inculqués, bref, de garder ses commandements, qui se résument en un précepte central : « Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ».

Ainsi – et c'est un nouveau paradoxe de notre foi – pour demeurer dans l'amour de Jésus, l'essentiel n'est pas de le retenir, mais de l'imiter ; le plus urgent n'est pas de le goûter, mais de s'inscrire dans son mouvement.

Certes, l'amour de Jésus rédempteur est bien destiné à combler notre intelligence et notre cœur ; mais nous n'avons pas prise à volonté sur notre *senti* spirituel, et ce serait un leurre que de vouloir mesurer l'amour de Jésus pour nous ou jauger l'amour que nous avons pour lui. Personne d'entre nous ne sait s'il aime le Christ plus ou moins que d'autres, plus ou moins qu'aux heures bénies où le Christ laisse dans le cœur comme le parfum de son passage. « Seigneur, *tu sais* tout ; *tu sais* bien que je t'aime » (21,17) ; Pierre avait raison : le Christ est seul à savoir.

Mais nous ne sommes pas laissés sans aucun repère, sans aucun critère, sans aucune certitude. Nous ne savons pas combien nous aimons, mais nous sommes sûrs de demeurer dans le projet du Dieu d'amour si nous voulons aimer comme Jésus nous a aimés, si nous savons aimer là où il nous a placés afin que nous allions, jour après jour, et que nous portions du fruit pour la vie éternelle.

La joie chrétienne est à ce prix ; mais si nous y mettons ce prix, elle ne nous manquera jamais. Jésus lui-même l'a promise à ceux qui demeureraient unis à la vigne : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite ».

Cette joie parfaite, totale, celle qui prend tout l'homme et que personne ne pourra nous reprendre, c'est la joie pascalle, pascalle pour toujours, celle qui accompagne la présence constante du Ressuscité. Elle peut nous habiter même aux heures de souffrance, de désarroi, de solitude ; car ce n'est pas une joie que nous nous donnons à nous-mêmes, ce n'est pas une conquête ni un défi : c'est le don quotidien de Celui qui nous aime :

« Je vous ai dit cela pour que *ma* joie soit en vous. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus denses de tout le quatrième évangile, et il ne livre son sens qu'à partir des grands axes de la théologie johannique.

Quand viendra le Paraclet, « il confondra le monde », le monde du refus ; c'est-à-dire qu'il mettra au cœur des disciples la certitude que le monde du refus est dans son tort, « en matière de péché, de justice et de jugement ».

En matière de **péché**, puisque justement le péché par excellence est de refuser la lumière.

En matière de **justice**, ajoute Jésus. Mais qu'est-ce que la *justice*, au sens de l'Ancien Testament, repris ici par Jésus ? Pour nous, modernes, la justice consiste à rendre à chacun selon ses mérites, ses droits ou ses besoins. Cette justice sociale se trouve bien dans la Bible, notamment chez les prophètes, mais ici le sens est tout autre. Est juste, dans l'Ancien Testament, la personne ou la chose qui correspond bien à ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Ainsi les « balances de justice » d'Amos (8,5) correspondent à ce qu'on attend d'une balance, à savoir qu'elle indique des poids exacts. C'est également en ce sens d'une « attente » que Dieu se montre « juste ». Il est juste non pas parce qu'il se plie à des normes de justice qui lui seraient imposées de l'extérieur, mais parce qu'il correspond bien à ce que son peuple est en droit d'attendre de lui, étant donné son parti pris d'Alliance : Dieu se montre cohérent avec son propos de Salut. De la même manière le croyant se montre « juste » envers Dieu dans la mesure où il s'a-juste à son plan d'amour, et toute la morale de l'Ancien Testament peut se résumer dans l'harmonie des deux justices : la justice prévenante de Dieu envers l'homme, et la réponse « ajustée » de l'homme à son Dieu. On comprend dès lors comment la première communauté chrétienne a pu voir en Jésus le Juste par excellence, le Fils de Dieu pleinement ajusté au dessein de son Père (Ac 3,14 ; 7,52 ;

22,14). C'est très précisément de cette justice *de Jésus* qu'il est question à cet endroit du discours d'adieux : le Père va la manifester en ressuscitant son Fils et en le prenant avec lui dans la gloire. « Je vais au Père, dit Jésus, et vous ne me verrez plus ». Personne ne pourra contester la « justice » du Ressuscité ; le Paraclet lui-même l'attestera dans le cœur de chacun des disciples.

Le Paraclet, enfin, mettra le monde dans son tort en matière de **jugement**. Apparemment c'est Jésus qui va être condamné ; en réalité le triomphe, tout proche, de Jésus marquera la défaite définitive du Chef du refus : « C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté bas ; et moi, une fois élevé de terre, je les attirerai tous à moi » (Jn 12,31sq.).

Ainsi tout se tient : péché des hommes, justice de Jésus, jugement de l'ennemi.

Le péché des hommes consiste avant tout à ne pas croire en Jésus ressuscité, en Jésus le Juste. Pourtant c'est cette justice de Jésus, sa victoire de Pâques, qui détrône le faux prince de ce monde.

Voilà les certitudes qui nous fortifient, parce que nous sommes habités par l'Esprit Paraclet.

Voilà les grandes lueurs qui éclairent pour nous toute l'histoire des hommes, et qui nous permettent d'avancer, dans le monde du refus ou de l'indifférence, porteurs d'une espérance pour tous et pour chacun. Une espérance qui tient en deux mots : Jésus ressuscité.

Je m'en vais

« Je m'en vais », dit Jésus. De fait c'est un discours d'adieux qu'il adresse aux siens après l'institution de l'Eucharistie ; et l'insistance de Jésus sur son départ fait monter la tristesse dans le cœur des disciples.

Qu'y a-t-il dans cette tristesse ?

L'impression qu'ils vont rester sans berger, et comme orphelins ;

le sentiment d'une solitude qui approche et d'un rêve qui s'éloigne ;

la certitude d'une perte définitive.

La tristesse, c'est l'ombre de la mort qui vient troubler la vie. Accepter la tristesse, c'est donner la victoire aux forces de la mort. « Mort, où est ta victoire ? » (1Co 15,55) – La victoire de la mort en nous, c'est la tristesse ; et c'est bien pourquoi, selon Jean de la Croix, la tristesse est l'une des passions humaines que nous avons à mortifier.

Jésus reproche aux disciples cette tristesse, parce qu'elle tourne le dos au plan d'amour de Dieu et parce que Jésus y voit avant tout un manque de foi et une méprise.

Car son départ, loin d'être le signe d'un échec, sera surtout son retour au Père et le sommet de gloire de toute sa vie. Si les disciples font erreur, c'est parce qu'ils ne cherchent pas à entrer dans le paradoxe des voies de Dieu et qu'ils ne se posent pas les vraies questions : « Aucun de vous ne me demande : où vas-tu ? »

Où vas-tu ? Vers qui vas-tu ? La voilà, la vraie question, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Votre tristesse se changera en joie

« Lorsque la femme enfante, elle est triste, parce que son heure est venue. »

Voilà bien une parole inépuisable du Seigneur, une parole venue du tréfonds de l'expérience humaine, et qui renvoie le cœur humain inlassablement à lui-même et à Dieu.

L'image de la femme qui enfante dans la souffrance était déjà connue de l'Ancien Testament. Dans le livre d'Isaïe, en particulier, elle décrit la Cité Sainte, saisie par les douleurs et donnant le jour à un peuple nouveau, au temps du Messie (Is 66,7-8).

Ici, la femme qui enfante, c'est la communauté des disciples directs de Jésus : leur souffrance, lors de la mort du Christ, ne sera qu'une épreuve provisoire, transitoire. Bientôt ils se réjouiront que Jésus, nouvel Adam, soit passé au monde définitif.

La femme dans les douleurs, c'est également l'Église, en butte tout au long du temps à la persécution du « monde », au sens johannique, c'est-à-dire le monde du refus : « Dans le monde, disait Jésus, vous aurez de la souffrance ; mais courage, j'ai vaincu le monde » (Jn 16,33). Ces souffrances de l'Église sont toujours fécondes, puisque, en rendant ainsi témoignage à son Seigneur, elle réalise son avènement parmi les hommes. Et de même que la Passion de Jésus se poursuit dans la passion de l'Église, la joie des premiers disciples lors de la Résurrection se continue dans la joie permanente des chrétiens que Jésus vient « revoir » jour après jour.

Jésus, qui, à Gethsémani, a été « triste à en mourir », ne nous

promet pas de nous éviter toute tristesse, mais, à ses yeux, il ne peut y avoir de tristesse définitive : « elle se changera en joie », c'est promis ! Il n'y a pas non plus de tristesse stérile, puisque toute souffrance assumée pour le Christ enfante en nous l'homme nouveau. Et surtout, toute tristesse doit s'effacer devant le regard du Ressuscité : « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira. » Jésus ne dit pas ici « vous me verrez », mais « *je* vous reverrai », car son regard précède le nôtre, tout comme son amour nous devance.

Quand l'heure vient pour une communauté ecclésiale d'enfanter dans la douleur et l'incertitude une nouvelle manière d'être d'Église et d'être au monde, son premier réflexe est souvent d'abattement et de crainte. La vie qu'elle porte en elle va prendre un visage qu'elle ne pouvait pas deviner. Quelque chose d'elle-même va la quitter qui va devenir autonome, et qu'elle ne pourra ni renier ni contraindre. Et surtout la souffrance est là, dont on ne sait ni quand elle vient ni jusqu'où elle ira.

Mais une communauté qui vit vraiment du Seigneur peut faire confiance aux lois de la vie et de la nouvelle naissance. La souffrance, Dieu lui-même la fera oublier, dans la joie de découvrir ce qui sera venu au monde.

Quand l'heure vient pour chacun et chacune de passer un peu plus, un peu mieux, un peu plus vite de ce monde au Père, la tentation se glisse parfois en nous de contourner la souffrance ou l'ascèse, de fuir la lumière qui s'approche, ou de reculer indéfiniment les échéances de la vérité.

Des choix s'imposent : on les évite.

Des clarifications seraient nécessaires : on se réfugie dans l'à-peu-près.

Des arrachements seraient libérateurs : on préfère garder de vieilles servitudes.

Et on retarde d'autant la joie de l'enfantement : comme l'enfant insensé dont parle Osée le prophète (13,13), on s'empêche soi-même de naître. Et c'est cela qui perpétue la tristesse.

Viens, Seigneur ; viens me revoir, en traversant mes peurs et mes tristesses.

Apporte-moi ta joie que personne ne pourra me ravir.

Donne-moi, par ton Esprit Paraclet, de te connaître et de comprendre ta route.

Alors je ne t'interrogerai plus sur rien, parce que d'avance tu m'as répondu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je ne te demande pas de les ôter du monde

On entend souvent dire : « Notre monde est dur ; notre monde est fou » ; et il est bien vrai que les problèmes liés au pouvoir de la science sur la vie, à la survie de l'homme dans son environnement naturel, aux mutations de la société et aux crises économiques, ont pris depuis les dernières décennies une dimension planétaire, et que les hommes, même lorsqu'ils acceptent de travailler ensemble, parviennent de plus en plus difficilement à maîtriser l'accélération de tous ces phénomènes.

C'est pourtant dans ce monde-là que le Christ nous veut, comme témoins de son message, ce monde où l'homme fait des merveilles et prend la mesure de sa pauvreté : « Je ne te demande pas de les retirer du monde, dit Jésus à son Père, mais de les garder du Mauvais ; [...] sanctifie-les ».

Au cœur de ce monde que Dieu aime mais qui est travaillé par les forces du refus, de la révolte et de l'athéisme, le Père va donc nous garder et nous sanctifier, en réponse à la prière de Jésus.

Il nous garde, non pas en nous rendant étrangers à notre monde, non pas en nous isolant comme dans une bulle où nous respirerions seulement l'air de la foi et de l'espérance, mais en nous fortifiant intérieurement, par son Esprit, contre les mensonges de l'esprit du mal, contre les contagions de l'intelligence et du cœur, contre nos propres tristesses et nos découragements.

Il nous garde, Dieu notre Père, et il nous sanctifie ; il nous « consacre », c'est-à-dire qu'il nous met à part pour lui-même et nous fait entrer dès maintenant dans sa vie, dans son projet, dans sa lumière, que l'on ne voit jamais des yeux du corps mais qui

est en nous certitude pour l'intelligence et joie pour le cœur.

Pour nous sanctifier ainsi, pour nous rapprocher chaque jour de son intimité, Dieu, en vrai Père, nous offre un chemin privilégié : sa parole transmise par Jésus, l'Envoyé, et sa vérité contenue tout entière en Jésus, qui est son message et sa bouche.

C'est ainsi que Jésus peut demander pour nous à son Père : « Consacre-les par la vérité : ta parole est vérité » ; comme s'il disait : « Fais-les passer en toi, par ta vérité que je leur apporte. Que ma parole, reçue dans la foi, les établisse en communion avec toi ! » La seule vérité qui soit digne d'être servie plus que tout, c'est le dessein de Dieu sur l'homme et sur le monde, tel qu'il nous est révélé en Jésus-Christ ; la vérité dont le monde a soif, c'est que Dieu veut tout réconcilier dans son Fils et que cette promesse de paix et d'unité passe par la Pâque de Jésus.

C'est de cette certitude, en effet, que nous vivons vraiment, c'est là que nous puisons la lumière et la joie, nous qui assumons tant de tâches pour servir Dieu en nos frères. Cette amitié de Dieu, cette vie du Père dans laquelle Jésus nous introduit, est finalement plus vraie, plus intense et plus nécessaire que tous nos projets, toutes nos quêtes et toutes nos soifs. Plus nous faisons confiance au Père, et plus nous parvenons à faire de sa volonté notre nourriture ; et l'Esprit que nous appelons vient nous le redire avec force et douceur : Dieu, qui nous garde et nous sanctifie en ce monde, est la grande affaire de notre cœur, la grande urgence de la vie, pour nous-mêmes et ceux que nous aimons.

Il s'agit donc, pour ceux qui ont réellement rencontré le Fils de Dieu, de situer à leur vraie place les vérités partielles et décevantes, et de vivre résolument au compte du Royaume. Au-delà de toutes les tranquillités factices, de toutes les conquêtes de l'amour-propre, de tous les cloisonnements égoïstes, il s'agit,

retrouvant le dynamisme de notre baptême, de replacer notre existence dans la vérité de Dieu, et de nous remettre en chemin avec la hâte des voyageurs, avec la joie de ceux qui ont trouvé le trésor et la perle.

Et le premier signe que nous donnons à Dieu de cette harmonie profonde avec son dessein, c'est notre union fraternelle. Toute ambition communautaire, tout désir d'influence, et même tout projet de témoignage doivent céder le pas devant l'objectif fixé par Jésus lui-même et qui gardera toujours la priorité : parvenir à l'unité parfaite. Consacrés par une même vérité, voués ensemble à Jésus-Vérité, les disciples vont être un comme sont un le Père et le Fils.

Alors notre vie, même dans le silence, deviendra une parole pour le monde. « Ainsi, dit Jésus, le monde croira que tu m'as envoyé ». Oui, le monde, à ses heures d'angoisse ou de désespoir, pourra croire que le salut est venu et qu'il demeure offert à jamais. Il commencera à deviner que Dieu nous a aimés d'un amour inimaginable, et qu'il nous aime encore comme il a aimé son propre Fils.

Chacune de nos journées deviendra un cantique nouveau au Dieu qui consacre et qui envoie. Notre long cheminement, personnel et communautaire, dans l'enthousiasme comme à travers la monotonie, l'insécurité ou la souffrance, sera illuminé par une certitude, celle-là même que Jésus est venu apporter au monde : Dieu veut nous prendre dans sa gloire.

La route montera toujours : nous le savions quand nous l'avons choisie ; mais déjà, sur la montagne, Jésus nous fait signe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les trois paroles de Jésus en croix

D'après l'évangile de Jean, Jésus sur la croix a parlé à trois reprises.

La première fois, pour nous donner à sa Mère et nous donner sa Mère : « Voici ton fils... voici ta mère ». Au disciple qu'il aimait, Jésus a donné celle qu'il aimait le plus au monde. Il avait promis le soir du Jeudi Saint : « Je ne vous laisserai pas orphelins » ; et de fait il nous a laissé une mère, pour qu'avec elle, dans la foi et l'espérance, nous entrions dans le mystère de son heure, c'est-à-dire de sa Passion glorifiante.

Ainsi, au moment même où son Fils mourait *pour* le péché des hommes et *par* le péché des hommes, Marie inaugurerait sa maternité universelle envers tous les disciples de son Fils jusqu'à la fin des temps.

Et Marie nous montre comment vivre le drame de la Passion et de la mort de Jésus. Son chagrin est immense, et elle ne peut comprendre ce déchaînement de la haine contre son Fils, qu'elle a connu doux et humble de cœur, mais avec Jésus elle dit oui au dessein du Père, elle dit oui au salut du monde, offrant sa peine avec Jésus qui offre sa vie.

Viennent alors la deuxième et la troisième paroles de Jésus en croix.

Sachant que tout était achevé désormais, sachant que le don de sa Mère était le couronnement de son œuvre sur terre et que sa mort sur la croix allait refermer le livre de sa vie parmi nous, Jésus voulut refermer solennellement sur lui-même le livre des Écritures et s'y draper pour toujours. Pour que toute l'Écriture soit accomplie, et avant tout la destinée du Serviteur, Jésus dit :

« J'ai soif ». Un soldat porta à ses lèvres une éponge. Ainsi s'accomplissait la plainte du psalmiste : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre » (Ps 69,22).

Puis Jésus dit : « C'est accompli ». Elle était accomplie en effet, l'œuvre que le Père lui avait donné à faire, le dessein qui faisait chaque jour sa nourriture, le projet du salut du monde par le don total de son amour au Père. Alors Jésus inclina la tête et « remit l'Esprit ».

Il « remit l'Esprit », dit l'évangile ; et ces simples mots ouvrent notre cœur à deux aspects du mystère de Jésus, Fils de Dieu. À ce moment où il rend le dernier souffle, Jésus prélude à l'effusion du Souffle de vie sur le monde. Après avoir remis son souffle, il va transmettre l'Esprit Saint. Et c'est pourquoi, de son côté ouvert par la lance, va jaillir l'eau, symbole de l'Esprit de vie.

Dans la passion et la mort de Jésus, seul l'amour est splendide, seul l'amour donne un sens à l'injustice et à la souffrance. Et notre réponse à ce mystère ne peut être qu'une réponse d'amour. Amour pour celui qui nous aime et s'est livré pour nous, amour pour ceux et celles qu'il nous demande d'aimer. Car « la charité, c'est tout sur la terre » (Thérèse de l'Enfant-Jésus) : on peut mourir les mains vides, sans œuvres, sans souvenirs, sans réputation ; mais on n'aura pas vécu si l'on n'a pas aimé.

Notre vie pèse et pèsera son poids de charité ; et plus nous nous sentons aimés et appelés par Dieu, plus il faut nous préparer à aimer « jusqu'à la fin ».

C'est cela, pour nous « le langage de la croix » (1Co 1,18).

Femme, voici ton fils

« Femme, dit Jésus aux noces de Cana, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ! » (Jn 2,4)

« Femme »...

Quelle étrange manière, pour un fils, de s'adresser à sa mère ! En fait, dans la bouche de Jésus, c'était un terme de courtoisie, qu'il employait volontiers quand il conversait avec une femme, que ce soit la Samaritaine (Jn 4,21), la Cananéenne (Mt 15,28), la femme toute courbée dans la synagogue (Lc 13,12), la femme adultère (Jn 8,10), eu encore Marie de Magdala (Jn 20,15).

Dire « femme » en s'adressant à Marie, ce n'était pas, de la part de Jésus, la marque d'une moindre affection, puisqu'il reprendra la même expression au moment de mourir sur la croix, donc à un moment où la Mère et le Fils seront en communion intense de volonté et d'offrande. En désignant, au pied de la croix, le disciple bien-aimé, Jésus dira : « Femme, voici ton fils ».

C'est donc volontairement que Jésus, à Cana et à la croix, donne à Marie, en public, non pas un nom de relation familiale, le nom tendre qu'il employait à Nazareth, mais le nom de sa fonction dans le plan de Dieu. Rappelons-nous le récit du péché des origines, au livre de la Genèse (Gn 3) et ce que Dieu disait au Tentateur : « J'établirai une inimitié entre toi et *la femme*, entre ta race et sa race : celle-ci t'écrasera la tête ». Cette femme annoncée, qui par sa descendance doit être victorieuse du Prince de ce monde, cette mère, active pour le salut des hommes, c'est celle du Messie-Sauveur ; et c'est bien ainsi que Jésus comprend le rôle de sa propre Mère.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pierre et Jean au tombeau vide

Au petit matin, deux hommes courent vers le tombeau de Jésus, Pierre, qui s'est bien ressaisi après sa trahison, et Jean, qui a tout vécu de très près, au pied de la croix avec Marie.

Jean a encore dans les yeux les scènes tragiques du vendredi, et ces images de souffrance et de mort se mêlent aux souvenirs des trois années où les disciples ont vécu chaque jour avec le Maître, partageant ses repas, ses fatigues, sa mission. Rencontrer Jésus, c'était chaque jour quelque chose de très simple, mais aussi, chaque jour, un événement qui se gravait dans les yeux et dans le cœur.

Les voilà arrivés. Ils traversent un petit jardin, en contrebas du Golgotha. Jean se penche, regarde rapidement, puis s'efface pour laisser entrer Pierre, qui est l'aîné et le responsable. Pierre regarde posément : les linges sont là, à la place du corps ; le suaire est là aussi, à la place de la tête, bien roulé à part. Il se dit : « Les femmes ont raison : on a enlevé le Seigneur. Où est-il maintenant ? »

C'est alors, dit l'évangile, que Jean entra à son tour : « Il vit et il crut ».

Qu'a-t-il vu ? Les mêmes choses que Pierre, les mêmes linges, au même endroit, et le tombeau, étrangement calme, étrangement vide. « Il vit et il crut ». En Galilée et en Judée, Jean n'avait encore que pressenti le mystère de Jésus. Il voyait, il devinait beaucoup de choses, et souvent son regard, en suivant Jésus, devenait une question muette. Mais ce matin-là, Jean a vu et il a cru. Il a vu les signes de l'absence, et il y a lu l'assurance que Jésus était vainqueur. Le tombeau est vide, oui ; mais personne

n'a volé le corps de Jésus ; le tombeau est vide, mais Jésus, vivant avec son corps, n'est pas ailleurs, quelque part dans notre monde : il est vivant auprès de Dieu !

Jean a cru. Dans la pénombre du tombeau, une lumière très douce s'est faite en lui ; une sorte d'évidence heureuse l'a aveuglé et submergé : Jésus est vivant, vivant pour toujours et source de vie !

Ils sont là, tous deux, Jean et Pierre, tout essoufflés encore, seuls, tous deux, dans la pierre froide, mais jamais Jésus n'a été aussi présent pour Jean, dont la foi vient de jaillir comme un cri de triomphe, mais un cri qui résonne au plus profond du cœur, là où aucun mot n'est assez beau ni assez vrai, un cri de triomphe qui sort du silence et qui y revient : « Le Seigneur est ressuscité ! »

Mais cette joie qui l'envahit est de telle sorte qu'elle agrandit le cœur ; et Jean, à l'instant même où il reconnaît en Jésus absent son Seigneur et son Dieu, découvre sa mission : au cœur de la communauté de Jésus, il sera le témoin de sa présence.

Frères et sœurs, en ce matin de Pâques, un peu froid, un peu trop ordinaire, nous entrons à notre tour dans le tombeau vide. Nous ne sommes pas essoufflés, peut-être parce que nous n'avons plus la force, ou le goût, ou le courage, de chercher vraiment le Seigneur et de courir vers la bonne nouvelle. Et pourtant, dans la pierre du tombeau, la joie de Pâques nous attend, tous, tels que nous sommes et là où nous en sommes, tous, avec la pesanteur de nos existences, avec les mensonges de notre cœur, avec nos lassitudes et avec la petite flamme de notre espérance.

À tous, la joie du Ressuscité est promise ; mais c'est lui qui la donne. On ne peut se donner à soi-même l'allégresse de Pâques, le bonheur de la vie de Dieu. On ne peut déposer en soi-même

artificiellement la joie du Ressuscité, car elle serait ou trop bruyante, ou offensante pour ceux qui souffrent. Il faut la recevoir, en ouvrant les yeux, le cœur et les mains.

La joie du premier jour, c'est Jésus qui nous l'offre, et c'est pourquoi elle peut tout envahir.

Ce n'est pas une joie à côté de tout le reste ni à part de la vie réelle, comme une parenthèse dans le quotidien.

Ce n'est pas une joie malgré tout le reste, malgré le quotidien que nous retrouverons en reprenant pied dans la rue.

C'est une joie qui reprend tout, toute la vie, tout l'homme et tout dans l'homme, le passé et le présent, pour tout reconduire à Dieu.

C'est la joie de Pâques, la seule chose au monde qui traverse la mort.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toi, suis-moi !

Ce que l'Église nous fait lire dans la finale de l'évangile de Jean, c'est une sorte d'évangile de l'amitié :

- amitié des apôtres galiléens qui partent pour la pêche,
- amitié de Jésus, le Ressuscité, qui partage avec eux un repas de pain et de poisson,
- amitié de Pierre pour Jésus, réaffirmée trois fois après le triple reniement,
- amitié de Jésus pour Pierre, qui le suivra jusqu'à la mort violente,
- amitié, enfin, de Pierre et de Jean, nouée depuis longtemps à la pêcherie, au bord du lac, et que Jésus a maintes fois mise à profit en vue du Royaume.

Pierre aurait pu se contenter de la consigne que Jésus lui laissait : « Toi, Pierre, suis-moi ! », consigne qui était à la fois un programme de vie et une prédiction sur sa mort. Mais Pierre, qui se soucie de Jean, son ami, s'enhardit à demander à Jésus : « Et lui, Seigneur ? »

La réponse de Jésus reste volontairement vague pour l'avenir : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ! Toi, suis-moi ! ». Apparemment ces paroles de Jésus ne concernent que les deux disciples ; en fait elles contiennent pour nous tous, disciples du Seigneur, une grande leçon de liberté spirituelle.

Pierre et Jean sont tous deux les amis du Seigneur – et même tous deux des amis privilégiés. Or leurs destins seront très différents : Pierre, berger du troupeau, n'aura pas le temps de

sentir la fatigue d'une vie de prédication, il mourra sous Néron ; Jean sera le témoin de Jésus dans la durée, il aura à transmettre la flamme de la Révélation aux deux générations suivantes. Ainsi, à ses amis, à ses témoins, Jésus ne demande ni la même vie, ni la même mort ; et la conséquence pour nous est immédiate : nous n'aurons à copier la mort de personne sur terre, et nous n'avons aucune vie à imiter. Nous n'avons pas à regarder autour de nous, à droite ou à gauche, pour apprendre comment moduler notre réponse à Dieu, et il serait illusoire de chercher des repères pour nous-mêmes dans le cheminement des autres. « Que t'importe ce que j'attends de l'autre, nous dit Jésus. Toi, suis-moi ! ». À quoi fera écho la consigne de Paul : « Que chacun donne comme il a résolu dans son cœur » (2Co 9,7).

Nous ne pouvons ni prévoir ni mesurer ce que Dieu donne aux autres et ce que Dieu demande à d'autres, parfois proches de nous et très chers. Jésus adresse à chacun/e un appel précis, personnel, singulier, et personne ne peut jauger la fidélité d'autrui. L'important, pour tout disciple, est de ne pas mettre de limites à sa propre réponse : « Toi, suis-moi ! »

Certes les chrétiens prennent souvent des engagements tout-à-fait similaires : deux époux se promettent fidélité et soutien, au sein d'un unique foyer ; les consacré(e)s d'un même ordre promettent tous à Dieu la pauvreté et l'obéissance dans le cadre parfaitement repérable d'une même institution. Et il est clair que ces promesses faites à Dieu demeurent la pierre de touche de la fécondité ou du vide de nos existences : « Toi, suis-moi. C'est ton devoir de me suivre, et c'est ton vrai bonheur ». Mais la mesure, la pesée, le discernement, ne valent qu'à l'intime de chaque conscience. Je ne puis absolument pas, à partir de ce que Dieu me demande, deviner ni mesurer ce qu'il demande à

l'autre.

Le sérieux ou la misère de notre réponse à Jésus est finalement affaire personnelle ; c'est le test de notre amour pour lui, et nous ne pouvons ni nous en remettre paresseusement à la fidélité des autres, ni tirer un alibi de leurs faiblesses.

Nous sommes toujours tentés de lire notre vie dans le miroir de l'opinion des autres ou de lire leur vie au miroir de notre propre senti. Jésus nous ôte doucement le miroir des mains :

« Que t'importe ! Toi, suis-moi. »

Collection Sagesse carmélitaines

Pour se mettre à l'école du Carmel en écoutant ce que les plus grands témoins de la tradition nous ont laissé en héritage. Pensées, prières, conseils... références sûres et toujours actuelles qui font le trésor du Carmel.

1. *Cachés dans l'Amour. Manuel de vie carmélitaine*, Stinissen Wilfrid, 2011

2. *Dieu au fil des jours. Méditations quotidiennes pour toute l'année*, Stinissen Wilfrid, 2016

3. *Veiller dans l'Amour. Une pensée pour chaque jour avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix*, Une carmélite, 2012

4. *Du neuf et de l'ancien. Méditations sur l'évangile de Matthieu*, Jean Lévêque, 2019

5. *Heureux les invités aux Noces. Méditations sur l'évangile de Luc*, Jean Lévêque, 2019

6. *Le sel de la Parole. Méditations sur l'évangile de Marc*, Jean Lévêque, 2019